

ECA actualités

Enseignement catholique



N° 396 avril-mai 2020, 5,50 €



DOSSIER SPÉCIAL

L'École en temps de crise



Réflexion

Bernard Charlot
« La question qui se pose est celle de l'humain »

Actualités

Une reprise progressive



Ailleurs

Polynésie :
Une École catholique qui fait sens



Initiatives

École :
La classe unique fait son retour



Culture

Nîmes,
au temps des Romains

Un hors-série pour accompagner l'École catholique dans la transition écologique.

La crise sanitaire actuelle souligne l'urgence de bâtir un monde plus respectueux de l'Homme et de la Terre, comme nous y invite le pape François dans son encyclique *Laudato si'*. Ce hors-série d'ECA est destiné à tous les établissements scolaires qui veulent répondre à cet appel et promouvoir l'écologie intégrale. Ils y trouveront un état des lieux de ce qui se vit déjà à travers de nombreux reportages, mais aussi des pistes de réflexion, des entretiens, des informations sur les labels existants, des conseils de lecture...



Prix à l'unité :
8 €

Pour commander le hors-série d'ECA « L'écologie intégrale, un défi éducatif » (mai 2020), rendez-vous sur la boutique en ligne : ec-boutique.fr

Ce numéro est compris dans l'abonnement.

Rens. : abonnements-eca@enseignement-catholique.fr

ÉDITORIAL

Un numéro exceptionnel ! p.5

DOSSIER SPÉCIAL L'ÉCOLE EN TEMPS DE CRISE

- Coronavirus : l'Oise aux avant-postes p.6
- On continue à la maison ! p.8
- Premier bilan numérique p.10
- Des cours en ligne pour tous p.11
- Rester proche à distance p.12
- Prendre soin des soignants p.13
- Reprendre, oui mais comment ? p.14
- Plan d'action pour écoles fragilisées p.15
- Les leçons du confinement p.16
- Paroles de confinés p.18

ACTUALITÉS

Éducation p.20

FORMATION

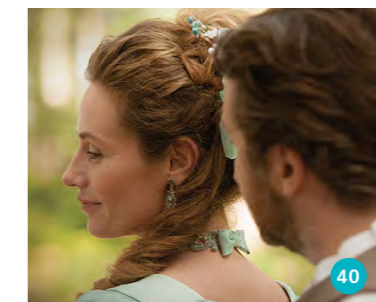
Bordeaux encourage la créativité pédagogique p.25

INITIATIVES

- École : la classe unique fait son retour p.26
- Lycée : à Vitry, des équipes réactives et motivées p.28

AILLEURS

Polynésie : une École catholique qui fait sens p.30



PORTRAIT

Véronique Albanel, sur un chemin d'hospitalité p.32

PAROLES D'ÉLÈVES

« J'ai pris conscience de la misère des gens » p.34

RÉFLEXION

Bernard Charlot : « La question qui se pose est celle de l'humain » p.36

PLANÈTE JEUNES

Fans des YouTubeurs de sciences p.39

CINÉ-SPI

Du libertinage à l'amour vrai p.40

CULTURE

Nîmes au temps des Romains p.42

Passer du roman au film p.43

LIVRES/MULTIMÉDIA

p.44

UN JOUR, UN PROF

Marie-Odile Plançon : « Mon premier modèle de résilience » p.48

Photos de couverture : © Adobe Stock, iStock, Pexels, Jean XXIII-Les Herbiers, D.R., La Mennais, S. Ramillon/Ville de Nîmes.
Photos sommaire : © iStock, N. Fossey-Sergent, V. Leray, Pyramide Distribution et Moby Dick Films.

Ce numéro est exceptionnellement édité en format PDF. Il est accompagné d'un hors-série imprimé, « L'écologie intégrale, un défi éducatif », destiné aux abonnés.

EN OUVERTURE DE CE NUMÉRO : UN DOSSIER DE 14 PAGES

L'ÉCOLE EN TEMPS DE CRISE

En raison du caractère exceptionnel des événements que nous vivons, la rédaction d'ECA vous propose en ouverture du magazine un dossier spécial « L'École en temps de crise ». Il revient sur les multiples défis qu'ont dû relever les établissements depuis le 16 mars dernier : fermeture des locaux, mise en place d'un suivi pédagogique, éducatif et pastoral à distance, accueil des enfants des soignants et des forces de l'ordre, conseils de classe en ligne... mais aussi sur les premières modalités de retour à l'École. Ce numéro, au format resserré de 50 pages, est adressé par mail, en format PDF, aux abonnés, ainsi qu'à tous les directeurs diocésains, tutelles congréganistes, chefs d'établissement et professeurs. Il est aussi téléchargeable gratuitement sur : ec-boutique.fr



Comment sais-tu que ton papa ou ta maman t'aiment fort ?

1 enfant sur 10 ne peut pas répondre à cette question.

Plus de 220 millions d'enfants dans le monde grandissent sans leur père ou leur mère. SOS Villages d'Enfants agit pour changer cela. Chaque jour, SOS Villages d'Enfants redonne à des enfants en détresse une personne à qui s'attacher, un toit et un avenir. Et nous continuerons jusqu'à ce que chaque enfant ait une vie d'enfant.

Pour offrir une vie de famille à des enfants en danger, faites un don sur www.sosve.org

AUCUN ENFANT NE DEVRAIT GRANDIR SEUL



SOS VILLAGES D'ENFANTS

www.sosve.org

Publication officielle du Secrétariat général de l'enseignement catholique (Sgec)

Directeur de la publication >
Philippe Delorme

Directrice éditoriale >
Marie-Amélie Marq

Rédactrice en chef >
Sylvie Horguelin

Ont participé à la rédaction de ce numéro >

Claude Berruer
Mireille Broussous
Esther Cunéo
Laurence Estival
Jean-Louis Guegan
Josiane Hamy
Marguerite Henry
Sabine de La Moissonnière
Coline Léger
Virginie Leray
Maria Meria
Maïa Noé
Vincent Porteret
Nicole Priou
Aurélie Sobocinski

Édition >

Julien Bénardeau
et Daniel Cohen
(rédacteurs graphistes)
Noémie Fossey-Sergent
et François Husson
(secrétaires de rédaction)

Diffusion et publicité >

Géraldine Brouillet-Wane
Marianne Sarkissian

Rédaction, administration et abonnement >

277 rue Saint-Jacques,
75240 Paris Cedex 05
Tél. : 01 53 73 73 71 (58)
redaction@enseignement-catholique.fr
abonnements-eca@enseignement-catholique.fr
Abonnement > 45 €/an
Numéro CPPAP > 0421 G 79858
Numéro ISSN > 1241-4301

Vos coordonnées sont traitées par le Secrétariat général de l'enseignement catholique (Sgec) dans le cadre de votre abonnement au magazine ECA. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, d'opposition, de rectification, d'effacement, de limitation et, selon les cas à la portabilité, en adressant un courrier ou un mail à : Sgec, 277 rue Saint-Jacques, 75240 Paris cedex 05 ; dpd@enseignement-catholique.fr
La politique de protection des données du Sgec peut vous être communiquée sur simple demande.



© G. BROUILLET-WANE

PHILIPPE DELORME

Secrétaire général de l'enseignement catholique

Un numéro exceptionnel !

Exceptionnel parce que la rédaction d'ECA, malgré le confinement imposé par la crise sanitaire, est parvenue à réaliser ce nouveau numéro. Qu'elle soit remerciée pour son implication ainsi que celles et ceux qui ont accepté de partager leurs expériences.

Exceptionnel parce que ce numéro ne sera pas imprimé mais adressé par mail aux abonnés, ainsi qu'à tous les directeurs diocésains, tutelles congréganistes, chefs d'établissement et professeurs et téléchargeable sur le site de l'enseignement catholique.

Exceptionnel enfin, parce que son dossier spécial « L'École en temps de crise » atteste de l'incroyable capacité d'adaptation de notre réseau à faire face à cette situation inédite. Si nous avons voulu rendre compte de tout ce qui a été mis en œuvre pour assurer

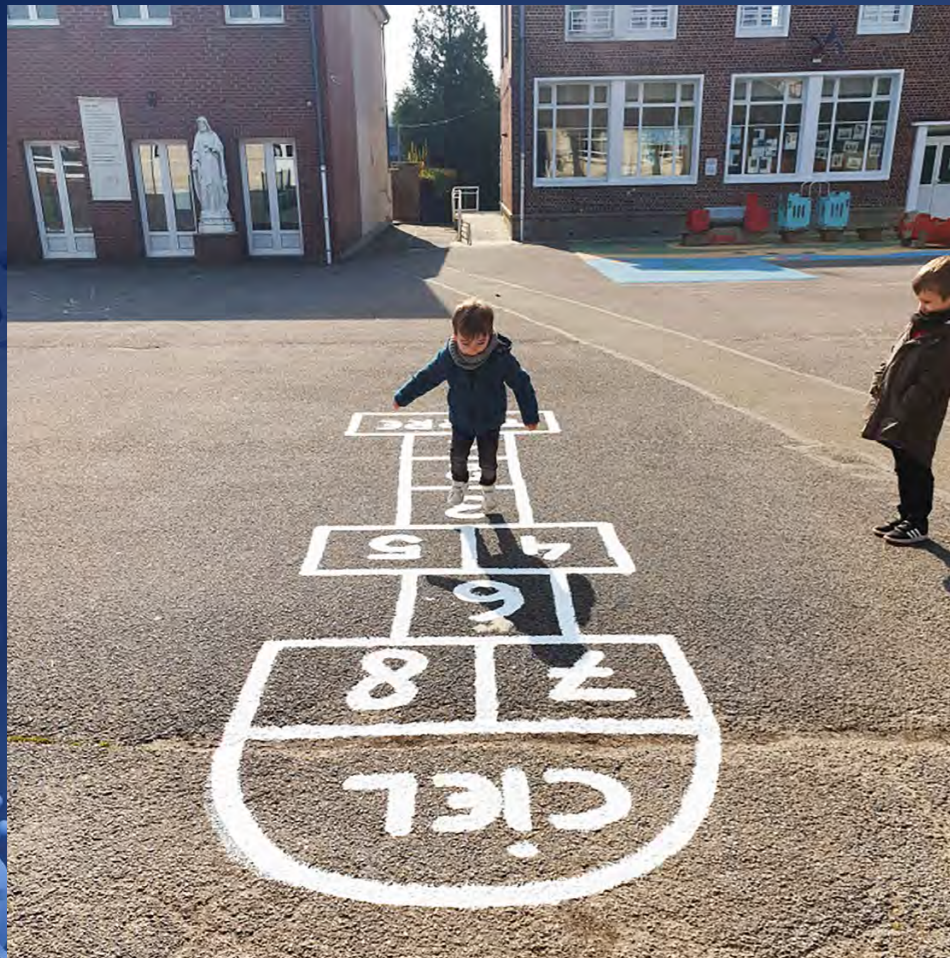
« C'est à tous les membres des communautés éducatives que nous voulons rendre hommage. »

la continuité pédagogique, accueillir les enfants des personnels soignants, accompagner, rassurer... plusieurs centaines de pages auraient été nécessaires.

À travers ces quelques témoignages, c'est à tous les membres des communautés éducatives que nous voulons rendre hommage pour leur engagement au service des enfants et des jeunes, malgré les difficultés. Alors que le déconfinement débute à peine, c'est dans la dynamique de la responsabilité en partage qu'il faut achever cette année et préparer la suivante.

Il est trop tôt pour tirer les leçons de cette expérience unique mais nous savons que même si le monde ne changera pas radicalement, nous serons marqués et nourris par ce que nous aurons vécu humainement, spirituellement, dans nos relations aux autres, dans notre travail...

Je crois que notre projet est notre force. Malgré les incertitudes, demeurons dans la confiance et l'espérance !



© SACRÉ-CŒUR/BRETEUIL

PREMIÈRES MESURES

Coronavirus : l'Oise aux avant-postes

En première ligne, début mars, parce que proches des clusters, deux ensembles scolaires de l'Oise se sont organisés pour assurer la continuité pédagogique, avant même la fermeture nationale des établissements. Récit croisé de leur gestion de l'urgence.

François Husson

L'institut Saint-Joseph-du-Moncel, à Pont-Sainte-Maxence, est à 15 km de Creil (60). « Nous sommes en dehors des clusters, mais plus d'une centaine d'élèves y vivent. À la rentrée des vacances d'hiver, on a dû gérer leur absence grâce à des outils comme *École directe*. Les élèves présents photographiaient aussi les cours pour leurs camarades. On a ainsi pris de l'avance et quand tout a été fermé, nous avons déjà réfléchi au bon usage de l'Espace numérique de travail », explique Philippe Chodorge, le chef

d'établissement de ce grand ensemble scolaire qui accueille 1 350 élèves, de la maternelle au BTS. Même situation à l'école-collège Sacré-Cœur, à Breteuil, entre Amiens et Creil, petit établissement rural de 330 élèves doté d'un internat. Une dizaine d'enfants des clusters manquaient à la rentrée et sept élèves parisiens n'avaient pu rejoindre l'établissement, bloqués quelques heures en plein cluster, à la gare de Creil, sans correspondance pour rejoindre Breteuil. « Nous avons décidé de ne pas les accueillir pour ne

pas mettre en danger les autres enfants, explique Hélène Cart, coordinatrice de l'établissement. Dans les clusters, les parents étaient déjà sensibilisés et ont compris, mais deux familles parisiennes ont eu du mal à l'accepter. Toutefois, la suite nous a donné raison... La première semaine, on a envoyé par courrier aux élèves absents les photocopies de tous les cours, *École directe* ne servant que de cahier de textes. »

Une formation express aux outils numériques

Les choses se sont accélérées la deuxième semaine, avec la fermeture de tous les établissements de l'Oise face à la propagation du virus. Organisé en cellule de crise, le Sacré-Cœur a pris deux décisions : permettre aux élèves et enseignants de venir récupérer leurs affaires et organiser une réunion des équipes, dans le respect des règles strictes de distanciation sociale. « Ce n'était pas une obligation, commente Hélène Cart, mais quasiment tous les personnels étaient là. Nous sommes un établissement familial, accueillant des élèves en difficulté, les liens sont forts entre nous. Certains enseignants n'utilisaient pas les outils informatiques, notre référent numérique les y a donc formés. En repartant, tout le monde savait envoyer un fichier, poster un tuto, mettre un cours en ligne... »

L'équipe de direction de Philippe Chodorge, elle, a passé le premier week-end à tester tous les outils disponibles pour assurer la continuité pédagogique, avant de communiquer avec familles et enseignants. « On a décidé qui écrit à qui et pour quoi, et quelles sont les personnes ressources. On a créé aussi des chaînes YouTube pour y mettre des tutos, et utilisé la plateforme du Cned pour la classe virtuelle », détaille le chef d'établissement. Il a imposé par ailleurs une communication très contrôlée, en demandant à ses adjoints de n'envoyer que deux mails collectifs par semaine. « Il ne faut communiquer ni trop ni pas assez, définir et dire à quelle fréquence on s'adresse et à qui. En revanche, j'ai passé trois jours à répondre individuellement

à 900 messages de parents et de personnels, mais cela a permis de rassurer les personnes. »

« Depuis, on essaie de faire vivre le caractère propre de l'établissement en ne nous limitant pas à l'enseignement, note Philippe Chodorge. On s'est inscrit dans un temps long, on se doutait que ce ne serait pas pour quinze jours ! » Une semaine avant l'ensemble du territoire, les deux collèges mettent donc en place les modalités pour assurer une continuité pédagogique. Le Sacré-Cœur « virtualise » sa pastorale, envoyant textes, prières et jeux aux familles, et Saint-Joseph-du-Moncel la prolonge via un blog créé pour l'occasion. Les chefs d'établissement incitent élèves et professeurs à respecter les emplois

« Nous proposons désormais des quiz plutôt que des interrogations, il faut tempérer l'exigence scolaire. »

PHILIPPE CHODORGE

du temps et à gérer aussi leur droit à la déconnexion. Les visioconférences se déroulent aux heures prévues, et l'ENT tourne à plein régime. Quinze jours plus tard, des ajustements sur le rythme de travail s'avèrent nécessaires. « Nous proposons désormais des quiz plutôt que des interrogations, il faut tempérer l'exigence scolaire, prévient Philippe Chodorge. Certains professeurs et élèves en font trop. Ils veulent boucler le programme, courir un sprint alors que nous sommes dans un marathon. »

Les écarts se creusent

Même constat au Sacré-Cœur, où Hélène Cart pointe les difficultés de « dosage » de certains enseignants : « Le rythme des cours s'accélère, car il n'y a pas les temps de questions/réponses, d'échanges... Par défaut, les professeurs ont tendance à rajouter des exercices. »

Les deux établissements doivent aussi lutter pour ne pas perdre certains élèves. Si des familles ont des problèmes techniques (connexion faible, partage de l'ordinateur familial avec un parent en télétravail...), d'autres ne sont tout simplement pas

équipées. « Un tiers des élèves ne sont pas connectés, estime la coordinatrice. Nous voulons maintenir le lien avec ces familles qui cumulent les difficultés. Nous sommes labellisés « *Internat d'excellence* », avec une mission de solidarité. Les professeurs principaux sont donc chargés d'appeler tout le monde deux fois par semaine », précise Hélène Cart, aussi enseignante en Éducation morale et civique, qui a photocopié ses cours pour les poster à ces familles isolées. Philippe Chodorge estime pour sa part à 10 % les élèves « absents », souvent issus de catégories socio-professionnelles défavorisées. « Les écarts se creusent entre ceux qui suivent et les autres, regrette Hélène Cart. Quand les portes de l'établissement rouvriront, il faudra

gérer le décalage entre les élèves. J'ai déjà demandé au rectorat une enveloppe supplémentaire de trente heures dans le cadre de *Devoirs faits*, pour proposer de la remédiation. » L'après-confinement est dans tous les esprits. « On ne sait pas à quoi va ressembler le troisième trimestre, s'interroge Philippe Chodorge. L'enjeu sera de réduire les écarts. » Hélène Cart s'inquiète pour les conseils de classe : « Faut-il faire passer un élève qui risque d'être en difficulté plus tard, ou le faire redoubler à cause du confinement qui l'a empêché de progresser ? »

La crise sanitaire aura cependant permis de modifier les relations entre les acteurs de l'École. Elle souligne le rôle du chef d'établissement, en première ligne, mais aussi l'importance du rapport entre parents et enseignants. « Des familles s'aperçoivent qu'enseigner est un vrai métier, note Hélène Cart. Le corps enseignant a été malmené, cette crise servira peut-être à revaloriser leur image... » En attendant, chacun se prépare à la réouverture. « Ce sera un jour exceptionnel. Il ne faudra pas rater ces retrouvailles ! », confie Hélène Cart.



QUELQUES DATES

28 janvier 2020 : Passage au stade 2 de l'épidémie de Covid-19. Dans les clusters de l'Oise, neuf communes voient leurs établissements fermés jusqu'au 14 mars.

2 mars : Rentrée des vacances de l'académie d'Amiens.

9 mars : Fermeture de tous les établissements scolaires de l'Oise et du Haut-Rhin.

16 mars : Fermeture de tous les établissements scolaires français.

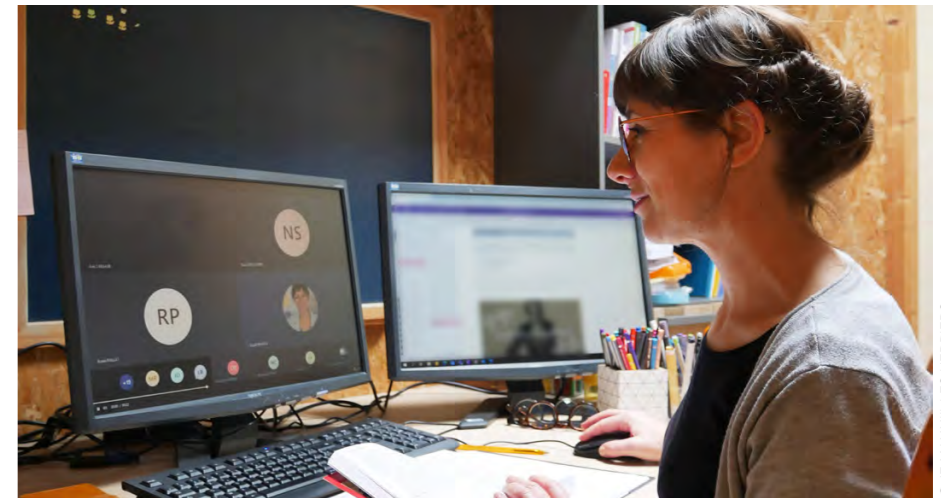
17 mars : Confinement général sur tout le territoire.



© PEXELS



© ADOBE STOCK



© JEAN XXIII - LES HERBIERS

Au lycée Jean-XXIII, aux Herbiers (85), l'équipe éducative se réunit chaque semaine par visioconférence, avec parfois jusqu'à 70 personnes connectées.

MISE EN PLACE

On continue à la maison !

Dès leur fermeture, les établissements ont dû s'organiser pour assurer leur mission en choisissant de nouvelles modalités de travail.

Rappel de l'acte I du confinement.

Virginie Leray

Le 16 mars dernier, au premier jour de la fermeture de ses établissements, la France a enregistré un record d'embouteillages... sur ses réseaux informatiques, avec notamment une saturation de la plateforme Maclasseal maison, du Centre national d'enseignement à distance (Cned), ... Les premiers problèmes de connexion résolus, élèves, enseignants et parents ont pris le rythme de la **continuité pédagogique**, avec son lot de devoirs par mail, de classes virtuelles et de plans de travail dématérialisés. Très vite, l'École confinée a dû se réinventer.

Premier constat : vécue dans le contexte familial, la relation éducative se transforme, se teinte d'enjeux affectifs et oblige à adapter les exigences académiques. « *Faire classe à la maison, c'est aussi l'occasion de faire entrer la vie en classe* », positive Josiane Aguerre-Valencia, enseignante à l'école

Sainte-Marie-Eskola, à Ascain (64), enthousiasmée par cette opportunité d'explorer les intelligences musicale, corporelle et naturaliste de ses élèves. « *Cela implique d'inventer de nouvelles modalités de travail, en jouant, cuisinant ou partageant des temps de lecture* », détaille Xavier de Beauchesne, adjoint à la direction interdiocésaine de Franche-Comté. Ce dernier conseille alors aux enseignants « *de se concentrer sur la consolidation des acquis plutôt que d'engager de nouveaux apprentissages, quitte à perdre de vue le programme.* »

Le tout dans un cadre spatio-temporel à reconstruire : « *Dans le secondaire, il a fallu mesurer en équipe la quantité globale de travail donné, penser des tâches plus courtes à réaliser et prévoir plus de temps pour des retours individualisés, avec la contrainte d'une réactivité accrue* », détaille Benoit Skouratko, du département Éducation du Sgec.

Au service des établissements

➔ Dès le 15 mars, la plateforme de l'Afadec (Association de formation à distance de l'enseignement catholique) a mis à disposition outils et conseils pour accompagner les enseignants dans l'aventure du distanciel. En complément des initiatives prises par des Isfec (Instituts supérieurs de formation de l'enseignement catholique), ses deux semaines de révision du concours de professeur des écoles ont réuni 1 250 étudiants chacune. Et plusieurs centaines d'enseignants – stagiaires ou titulaires – ont suivi ses deux sessions de formation aux outils numériques.

➔ Le département Éducation du Sgec a adapté, pour sa part, sa programmation de webinaires, avec cinq propositions traitant de continuité pédagogique, pastorale et inclusive ou encore d'orientation, en lien avec le parcours de formation du Salon Excellence Pro. Mobilisée, l'équipe de direction du Sgec, en contact distanciel mais non moins étroit avec les directeurs diocésains, s'est tenue quotidiennement à l'écoute des problématiques remontées du terrain afin d'y répondre. Le tout en pleine période de préparation de la rentrée de septembre.

➔ Côté communication enfin, le relais des directives ministérielles sur le site internet de l'enseignement catholique a permis de tenir informés les acteurs dans la crise. Et un fil d'actualités intitulé « **Continuité pédagogique** », toujours sur la page d'accueil du site, a été créé pour rendre compte du foisonnement des initiatives des établissements et des diocèses. Il est complété par un espace dédié, « École confinée, École réinventée », qui présente de manière thématique les articles publiés (« Enseigner à distance », « Lycée pro », « Pastorale », « Pour les soignants »...).

En parallèle, les contenus proposés aux élèves font la part belle à l'activité physique, avec les capsules réalisées par l'Ugsel. Mais aussi aux arts plastiques ou même à des séances de sophrologie, comme au groupe scolaire La Salle – Pantin (93). La dimension spirituelle n'est pas non plus en reste, avec une profusion de newsletters pastorales. Des adjoints en pastorale scolaire révèlent leurs talents de YouTubeur, comme Benoît Saunier, au collège Sainte-Marie de Chartres (28), qui poste régulièrement des vidéos inspirées des lectures du jour, agrémentées de chant, de guitare et d'une bonne dose d'humour, salutaire en cette période délicate.

Multiplier les canaux de communication

Des propositions de travail en distanciel « sans ordi » sont faites, face au problème des élèves qui habitent dans une zone blanche (sans réseau) ou qui ne sont pas équipés. Elles permettent aussi aux autres de réduire leur surconsommation d'écrans liée au confinement. La priorité qui se dessine est bien, au-delà des apprentissages, de maintenir le lien, d'autant plus que les situations familiales, à géométrie variable, présentent un risque non négligeable d'aggravation des inégalités scolaires. « *Les parents qui travaillent n'ont pas tous le temps*

de suivre leurs enfants. D'autres sont malades, des familles vivent des deuils... », souligne Frédéric Moureaux, chef d'établissement des Francs-Bourgeois, à Paris. La problématique du « feed-back » des élèves et des familles sur le travail proposé devient prépondérante. Elle incite les enseignants à multiplier les canaux de communication – Skype, WhatsApp... – mais aussi les contacts téléphoniques réguliers pour joindre l'ensemble des élèves et des familles et préserver un collectif de classe.

Pour ce faire, des exposés préparés en équipe continuent à nourrir certaines séquences des classes virtuelles. L'initiative vendéenne « *Aventuriers des mots* », qui

repose sur des découvertes lexicales croisées entre l'École et la maison, prend de l'ampleur et cimente les échanges profs-familles. Des projets coopératifs préparent même l'après, comme ce concours de *flashmob* sur les gestes barrière lancé par un enseignant d'EPS de l'école-collège Saint-Joseph – La Salle, à Semur-en-Auxois (21) ou encore les envois de dessins des écoliers de Saint-Jean-Bosco, à Lamotte-Beuvron (Loir-et-Cher), aux résidents de la maison de retraite de la ville. Omniprésent, le message « *Prenez-soin de vous !* » et l'impératif de rester soudés dans l'épreuve s'imposent, comme dans le clip d'hommage aux éducateurs réalisé par la direction diocésaine de Nantes.

Attentifs aux plus fragiles

Pour les lycéens en cursus professionnels, les mineurs non accompagnés en grand isolement social ou les élèves en situation de handicap, la continuité pédagogique est passée par la conception de ressources et de suivis spécifiques. En première ligne, les enseignants spécialisés ont eu pleinement à jouer leur rôle de personne ressource, tant auprès des enseignants en quête d'adaptations que des parents démunis pour organiser le travail à la maison ou pour reconstituer les repères propres à l'environnement scolaire. Fragile et en risque de décrochage, ce public a nécessité un suivi éducatif renforcé, tenant compte de problématiques personnelles ou familiales. Dans de nombreux endroits, un accompagnement de proximité, souvent téléphonique, partagé entre les professeurs et associant des AESH (Accompagnants des élèves en situation de handicap) s'est mis en place.

Face à l'enjeu, la mutualisation est allée bon train dans le réseau Éducation inclusive de l'enseignement catholique, avec notamment un padlet national recensant une grande partie des ressources partagées localement et un webinaire à destination de ses référents diocésains. Afin d'alléger les démarches pour les élèves en situation de handicap, leurs droits et notification MDPH qui arrivent à échéance entre le 12 mars et le 31 juillet 2020, seront prolongés automatiquement pour six mois (ordonnance du 25 mars 2020).

Les jeunes en contrat d'apprentissage bénéficient aussi d'un coup de pouce administratif puisque ceux qui ont commencé une formation avant le 12 mars 2020 auront six mois au lieu de trois pour signer leur contrat avec une entreprise. Une mesure dont l'enseignement catholique espère qu'elle sera étendue à la rentrée.

LE CHOIX DES OUTILS

Premier bilan numérique

Un webinar sur l'usage des outils numériques, organisé par le département Éducation du Sgec, s'est tenu le 1^{er} avril dernier.

Parmi les intervenants : des responsables du réseau Optic et des acteurs de terrain venus témoigner de leurs pratiques depuis le début de la crise sanitaire.

François Husson



« C'est un moment nouveau et étrange », a déclaré le père Renaud Laby, directeur du pôle formation du réseau Optic (Ordre des prêcheurs pour la technologie, l'innovation et la communication), en ouverture du webinar « Comprendre la société numérique », le 1^{er} avril dernier. Animée par Jérôme Brunet, adjoint au secrétaire général et responsable du département Éducation du Sgec, cette rencontre virtuelle remplaçait la journée prévue ce même jour à Montrouge (92) pour les référents numériques diocésains. Parmi les intervenants, Philippe de Labarthe, expert en technologie éducative, a pointé les déplacements opérés par la crise : la réorganisation des familles et le problème de leur équipement, la disparité des outils utilisés par des enseignants contraints de créer des contenus, le monopole des grandes plateformes face aux start-ups qui peinent à capter un public. Le père Renaud Laby a insisté, quant à lui, sur la dimension occultée des outils numériques : le rapport au corps, et une communication non verbale qui doit se soucier d'être bien perçue. « Le numérique ne remplacera pas le lien direct », a-t-il affirmé. « On a expérimenté cette nécessité mais que gardera-t-on ? », s'est demandé Philippe de Labarthe qui a alerté sur la nécessité de se former pour faire les bons choix, un thème au centre d'une prochaine rencontre avec le réseau Optic, prévue à l'automne 2020. Quatre témoignages de terrain ont illustré leurs propos. François Jourdain,

chef d'établissement du Christ-Roi, à Tours (37), a dressé un bilan de ce qui se vit dans son école : « Chaque élève a un ordinateur portable et un compte créé sur la G Suite de Google, qui offre des outils et des logiciels. Nous échangeons en visio, en chat, dans une classroom où les devoirs sont déposés entre enseignants et élèves. Les plus jeunes ont été brusqués, les parents n'étaient pas tous à l'aise. Nous avons manqué de temps, mais cela va nous servir pour notre projet informatique. » Jean-Marie Quiniou, directeur d'un collège rural des Côtes-d'Armor, a reconnu pour sa part utiliser surtout Pronote, et sa fonction cahier de textes. « C'est un outil connu. On a mis un disque dur en réseau pour déposer et prendre les ressources, et on converse via l'ENT Moodle, déjà mis en place depuis quatre ans. Tout fonctionne bien, si ce n'est que les enseignants surchargent les élèves. » Autre écho avec Catherine Guinoiseau, responsable du service numérique à la direction diocésaine d'Angers : « Ceux qui s'en sortent le mieux communiquent simplement. Le mail n'est pas suffisant, et c'est une surcharge de gestion. Pour éviter les pratiques désordonnées de certains enseignants, mieux vaut utiliser un ou deux outils harmonisés, et se méfier des réseaux sociaux, qui ne protègent pas les données personnelles. »

Enfin, Emmanuel Vandroux, directeur diocésain à Versailles, s'est réjoui de la mise en place d'« une vraie continuité éducative et pastorale, même sans relation réelle. (...) Il faudra cependant inventer de nouveaux outils pour tous, afin d'éviter les écarts. Le retour d'expérience ne devra pas se limiter à la technologie, mais aux différences de niveaux et aux notions apprises ».

Le réseau Optic (Ordre des prêcheurs pour la technologie, l'innovation et la communication), fondé par le père dominicain Éric Salobir en 2012 (cf. son portrait dans ECA n° 395, p. 38-39), invite tous les acteurs du numérique à respecter la place de l'Homme. Il intervient auprès du Conseil pontifical, dans la Silicon Valley et aide l'enseignement catholique à penser son rapport avec les nouvelles technologies.



© D.R.

Des cours en ligne pour tous

Face à la crise sanitaire, la plateforme numérique de l'enseignement catholique, portée par RenaSup, a permis à certains établissements d'organiser une continuité pédagogique.

Le point sur son développement avec son pilote, Michel Larrory.

Propos recueillis par Aurélie Sobocinski

RenaSup a proposé l'an dernier une plateforme numérique nationale propre à l'enseignement catholique, inspirée du projet Loread (Lorraine enseignement à distance) dont vous êtes le pilote. Où en est son déploiement ?

Michel Larrory : À l'heure de la réforme du lycée qui multiplie les spécialités et les options en 1^{re} et en T^{le}, l'objectif est d'aider les établissements, et notamment les plus petits, à proposer un mélange de cours en ligne et d'accompagnement des élèves en présentiel.

Portée par RenaSup et mise en œuvre par la société Itslearning, dans le cadre d'une convention nationale, cette offre propose un support d'hébergement (répondant au schéma directeur du ministère de l'Éducation nationale) pour les enseignements rares. Avec la Lorraine, quelques régions se sont lancées : la Haute-Normandie (Necad), la Bourgogne (EAD), la Champagne-Ardenne (E-charad), suivies par le diocèse de Lyon (Ecad) et la Nouvelle Aquitaine (Ecnad Béarn et Pays Basque) puis par le Limousin. L'Auvergne veut aussi développer son projet. Des demandes nous parviennent également d'établissements ou de groupements d'établissements. Globalement, les hésitations sont encore nombreuses. Mais, avec la crise du coronavirus, la question du développement d'une culture numérique au sein des équipes pédagogiques a pris une acuité qui

bouscule bien des pratiques, et pas seulement pour les temps de crise !

L'enseignement catholique a-t-il les moyens d'une montée en puissance de ce dispositif au sein de tous les établissements ?

M. L. : Absolument, car les coûts sont limités. Dans le cadre de la convention signée, RenaSup a pris à son compte l'installation de la plateforme nationale ainsi que la formation des administrateurs et des premiers enseignants qui se sont manifestés. Chaque région bénéficie aujourd'hui gratuitement de cette plateforme hébergée au sein d'un dispositif commun comprenant les aspects logistiques et techniques. Il revient à chaque territoire d'élaborer son projet, d'organiser la gestion des moyens et des enseignants et de régler les frais d'inscription des jeunes inscrits (à hauteur d'environ 5€ par an). La question du pilotage régional pour déployer chaque projet reste à construire.

À l'heure du confinement, l'enseignement catholique peut-il proposer l'École à distance ?

M. L. : Oui ! L'idée n'est pas de faire un Cned bis avec des cours standardisés mais de permettre une continuité pédagogique, au sein du groupe classe, de l'élève avec ses enseignants. Nous le vivons déjà dans mon établissement Jean-XXIII, à Montigny-lès-Metz (57).

Après avoir développé une façon de travailler avec l'ENT (Espace numérique de travail) et fourni en tablettes nos collégiens et en ordinateurs nos lycéens, l'équipe s'est acculturée. Certains enseignants travaillent déjà sur Loread et des élèves y suivent des enseignements rares. Le passage à d'autres matières est donc possible. Ce qui va se développer, c'est la communication directe entre enseignants ainsi qu'entre enseignants et élèves, via des applications comme Zoom, déjà intégrées dans certains ENT. À Jean-XXIII, cela a commencé pour certains cours dès le lundi 16 mars, ainsi que pour la tenue des bilans semestriels et des conseils de classe.

Quid à court terme des équipes qui n'ont pas encore investi ce champ ?

M. L. : Nous travaillons à un processus simplifié de déploiement d'une plateforme en quarante-huit heures avec Itslearning¹, à disposition de toute région ou de tout établissement – du primaire au post-bac. À cette proposition a été intégrée une formation via des séminaires en ligne et des modules d'autoformation.

1. Pour en savoir plus sur cette offre, au tarif négocié jusqu'en juin 2020, [itslearning.com](https://www.itslearning.com) Contact : regis.doucet@itslearning.com

TENIR DANS LA DURÉE

Rester proche à distance

Continuité éducative et pédagogique, harmonisation au sein des équipes, nouveaux modes d'évaluation... L'enseignement à distance impose à l'École de maintenir des liens forts, tout en ajustant ses pratiques. Aurélie Sobocinski

a été créé pour les élèves à besoins éducatifs particuliers. Dans ces **nouvelles relations à l'École**, mêlant vie privée et professionnelle, un cadre méthodologique est à repenser pour les équipes.

Si dès le début du confinement, la continuité du lien avec les élèves a été au centre de l'attention, la prise en compte de ce qui fait relation au sein des équipes s'est imposée pour donner du sens et de la cohérence. Besoin de coordination pour les devoirs demandés, les outils technologiques utilisés, l'accompagnement de chaque élève et en particulier les plus fragiles... « L'enjeu du pilotage est décisif ! », souligne Frédérique Marguerin, adjointe au directeur diocésain de l'Oise. Premier objectif : repenser la circulation de l'information – newsletters et comptes rendus habituels, complétés d'éditos hebdomadaires, de foires aux questions, d'espaces d'échanges de bonnes pratiques...

Faire équipe

À partir de la deuxième semaine, pour éviter l'éclatement, les équipes ont engagé un travail de réflexion partagée sur les enjeux éducatifs et pédagogiques afin de proposer ensemble des stratégies efficaces. Dans cette recherche d'harmonisation au service des élèves, chacun a vu l'importance de l'articulation entre tous les acteurs – des professeurs principaux aux responsables de niveaux jusqu'à l'équipe de direction,

soutenue elle-même par les instances diocésaines. Ce fut le cas en Vendée, Loir-et-Cher, Ille-et-Vilaine... pour repenser un pilotage de cette **animation à distance**.

L'enjeu de l'évaluation

Autre question de taille : **que faut-il évaluer** en période de confinement et comment ? Quid des semaines de déconfinement qui suivront, où l'incertitude règne sur les modalités effectives d'un retour à l'école ? « Le principe d'une notation étant exclu pour la période de confinement, c'est une belle occasion de s'interroger sur le sens même de l'évaluation et de valoriser tout ce qui a été fait en s'appuyant sur l'approche par compétences ! », explique Catherine Malinge, chargée de mission 2^d degré à la direction diocésaine de Vendée. Des pratiques très variées ont eu cours. À côté du maintien de formats classiques, comme les devoirs sur table à distance, des équipes ont approfondi une évaluation formative basée sur l'autoévaluation, sur une interaction intensifiée avec l'enseignant, voire sur une co-évaluation... Pour le troisième trimestre, certains établissements vont centrer le conseil de classe sur le parcours de l'élève, en élaborant une grille rendant compte de l'assiduité et des compétences développées. Un chantier d'harmonisation des pratiques se profile aussi, essentiel pour ajuster l'orientation de chaque élève. Avec un mot d'ordre : la bienveillance.

Prendre soin des soignants



© ISTOCK

Pendant le confinement, les établissements catholiques ont accueilli, partout en France, 8 000 enfants des personnels soignants et des forces de l'ordre. Les volontaires, personnels salariés et enseignants, ont fait preuve d'un grand dévouement. François Husson

nous, opté pour un accueil en semaine, mais pas le week-end, les parents n'en ayant pas fait la demande ».

Solidarité public/privé

Pour optimiser cet accueil, des établissements se sont regroupés, comme à Paris, où quatre d'entre eux ont permis aux familles concernées d'inscrire leur enfants (là aussi, surtout des écoliers) au plus proche de leur domicile. Dans de nombreux territoires, la logique de mutualisation s'est imposée – moins d'ouvertures impliquant moins de personnels –, et une solidarité naturelle s'est mise en place entre des établissements publics et privés, comme en Vendée, où les élèves ont choisi l'établissement de proximité.

Même si certains craignaient la contagion, les personnels salariés des établissements ont répondu présent tout comme les enseignants. « Pour les masques, on s'est d'abord débrouillés, confie Dieudonné Davion. Ensuite, on les a reçus et j'ai moi-même fait la tournée des écoles pour les distribuer. Il nous faut 650 masques par semaine : un masque par adulte et par demi-journée. »

Et pour les vacances ? « Mon souhait était que les équipes puissent souffler, déclare Dieudonné Davion. L'accueil, en plus de la continuité pédagogique, c'était très lourd pour les équipes. » À la suite d'une réflexion avec la rectrice de Lille et le Dasen, les collectivités territoriales ont pris le relais. Aucune école n'a ouvert pendant les vacances. Même choix à Nantes, où « on s'est battu pour que les enseignants et les équipes se reposent, commente son directeur diocésain. Avec le Dasen, on a recentré l'accueil sur les collectivités. Il y a eu quelques points de tensions sur l'âge limité à 11 ou 12 ans de

certains centres de loisirs. Nous avons finalement réussi à faire accepter quatre à cinq enfants de 13 ans. La préfecture est même intervenue pour persuader ces centres... »

Pour Frédéric Delemazure, « ce que l'on retiendra de la crise, c'est le dévouement des personnels et l'exceptionnelle réactivité des enseignants tous niveaux confondus ; en un mois, ils ont fait un bond incroyable en matière d'enseignement à distance. Il ne faudra jamais l'oublier ». En réponse, le diocèse a réalisé une **vidéo** collaborative de remerciements à ses équipes, qui fait le buzz sur les réseaux sociaux. « Beaucoup de chefs d'établissement se sont mobilisés pour cet accueil hors norme, résume quant à lui le directeur diocésain de Cambrai. Ils n'ont pas compté leurs heures, tout comme les soignants. »



Un atelier visières

Sous l'impulsion de leur chef d'établissement Richard Fétré, les enseignants et élèves du lycée technologique et professionnel Dampierre, à Valenciennes (59), se sont relayés nuit et jour pour fabriquer des visières de protection pour les personnels soignants de la région. L'opération a reposé sur une synergie entre le lycée et plusieurs entreprises locales : prêt d'imprimantes 3D, don de feuilles de plastique rigide... En trois semaines, près de 2 500 visières ont été fabriquées et distribuées.



DÉCONFINER

Reprendre, oui mais comment ?

Malgré les difficultés liées aux modalités de la reprise, il s'agit aujourd'hui de se préparer au déconfinement progressif. Les expériences traversées offrent une occasion de faire évoluer les postures et les pratiques.

Aurélie Sobocinski

Impossible de reprendre les cours comme si le confinement n'avait pas existé ! Il nous revient de préparer la transition avec les équipes. Tel est le cap que se sont fixés les chefs d'établissement et la direction diocésaine de Vendée. Comme dans les autres territoires, leur volonté est de mettre à profit cette fin d'année scolaire pour renouer avec les élèves et les familles, dans un cadre exigé par la situation sanitaire. « On va avoir besoin de temps », estime Florence Guyon, adjointe de direction à l'ensemble scolaire La Salle, à Saint-Denis (93). Il faut penser l'accueil de chacun et les retrouvailles, des enseignants et personnels d'abord, puis des élèves. Partout s'esquissent des projets de pré-rentree qui permettent l'expression de tous. « Il va falloir prendre en compte la complexité de ce que chacun aura vécu. On sera dans une reprise partielle d'activité, avec des personnes encore confinées. L'enjeu est d'accompagner toutes ces situations dans la durée, en cohérence avec le projet de l'enseignement catholique et en restant attentif à toutes les dimensions de la personne, y compris psychologique, avec l'appui de l'Anpec », indique Jérôme Brunet, adjoint au secrétaire général de l'enseignement catholique. Un groupe national d'accompagnement de la reprise en établissement, réunissant des directeurs diocésains, le Cneap, la Fédération des Ogec, l'Apel, l'Ugsel et le Laboratoire des initiatives du Sgec vient d'être

créé en ce sens, et pourra être décliné localement dans les territoires. Si beaucoup a été fait pour assurer un suivi pédagogique et éducatif, des élèves ont eu du mal à rester en contact avec l'École. « Il s'agit de faire le point sur les apprentissages de chaque enfant, les difficultés rencontrées mais aussi les compétences développées, dans une perspective de bilan diagnostique et d'éventuelles remédiations », insiste Corinne Rumin, chef d'établissement du collège Saint-Blaise, en Loire-Atlantique.

« Le pire serait de foncer pour "rattraper", sans se donner le temps de la relecture... »

BRUNO CHAUVINEAU

Alors que les commissions d'appel se profilent, les équipes doivent répondre au besoin accru d'accompagnement personnalisé et d'aide à l'orientation. « C'est une opportunité pour nos établissements de travailler en réseau la question des cycles et des transitions. La différenciation va prendre ici tout son sens ! », observe Alain Larhand, chargé de mission à la direction diocésaine des Côtes-d'Armor, qui prévoit d'accompagner les chefs d'établissements sur le sujet. « Le pire serait de foncer pour "rattraper", sans se donner le temps de la relecture, de la remontée de chacun et de l'exploration ! », soutient Bruno Chauvineau, directeur diocésain du Loir-et-Cher et membre du groupe

national d'accompagnement de la reprise. « La grande richesse de l'enseignement catholique est d'avoir su s'organiser et d'être force de proposition en bien des endroits, sans esquiver les difficultés et les questions », observe Benoit Skouratko, du département Éducation du Sgec. De nombreuses expériences, initiatives, et pratiques nouvelles pourraient être intégrées dans le fonctionnement des établissements comme autant d'expressions de la responsabilité en partage !

Booster les inscriptions !

Comment mener une campagne en période de confinement ? L'exercice s'est révélé aussi délicat qu'urgent pour beaucoup d'établissements. Certains ont tiré la sonnette d'alarme, en particulier les lycées professionnels et les petites structures rurales. Des campagnes d'inscriptions communes ont été lancées dans les diocèses, de la Haute-Loire aux Côtes-d'Armor, via les réseaux sociaux, la presse écrite et la radio locale. Par ailleurs, la page Facebook du Cneap recense des dizaines de visites virtuelles d'établissements agricoles privés. Du côté du Sgec enfin, le département Éducation propose une **note** « Organiser des portes ouvertes à distance » avec des éléments clés.



© D.R.

GESTION

Plan d'action pour écoles fragilisées

De nombreuses décisions ont été prises par le Secrétariat général de l'enseignement catholique et la Fédération des Ogec pour aider les établissements à faire face à la crise. Il s'agit notamment d'assurer la viabilité des plus fragiles d'entre eux, en gérant avec tact les relations avec les familles.

Mireille Broussous

qu'un établissement soit en faillite à cause de la crise sanitaire. Certains d'entre eux pourront trouver un soutien auprès des directions diocésaines. Des solutions pourront être

envisagées s'ils peinent, par exemple, à rembourser des échéances d'emprunt immobilier », explique Yann Diraison. Chaque situation sera évaluée au cas par cas.

Relations avec les parents

Des établissements s'interrogent sur la pertinence de mettre au chômage partiel certains salariés. Bien sûr, il est possible de le faire mais tout dépend de leur statut. Les personnels exerçant des fonctions d'éducation ou des fonctions administratives, dont les salaires sont financés par le forfait des collectivités territoriales, ne doivent pas être placés en chômage partiel. En revanche, une demande peut être faite pour ceux qui encadrent la cantine, la garderie ou encore l'étude. La décision d'un dépôt de dossier doit être prise au nom de l'employeur, c'est-à-dire l'Ogec (Organisme de gestion de l'enseignement catholique), en accord avec le chef d'établissement et le président d'Ogec.

Des parents, sans ressources ou directement impactés par la crise parce que travailleurs indépendants, refusent de verser ce qu'ils doivent à l'établissement dans lequel est scolarisé leur enfant. « Sur ce point, notre position est simple. La contribution familiale est due en totalité. Certains parents ne comprennent pas à quoi elle correspond ni son utilité. Il faut le leur expliquer et faire preuve de pédagogie. En revanche, le montant des services non scolaires – cantines, garderie, études – ne doit pas être prélevé ou doit être remboursé », indique Yann Diraison. En cas de difficultés de paiement de certaines familles, les établissements ont toute liberté pour prendre, comme ils en ont l'habitude, les mesures sociales nécessaires. Il arrive que des sociétés de restauration continuent de facturer des prestations qui n'ont pas eu lieu ou que des sociétés de transport refusent de rembourser des versements déjà effectués en vue d'un voyage scolaire. « Certaines entreprises tentent d'intimider les établissements mais je ne suis pas très inquiet, la raison reprendra le dessus. Ces entreprises n'ont aucun intérêt à se fâcher avec leurs clients », soutient Yann Diraison. Elles s'en sortiront d'autant mieux qu'elles auront gardé de bonnes relations avec les établissements.

PREMIER BILAN

Les leçons du confinement

Depuis deux mois, les établissements doivent se réinventer. Une situation déstabilisante qui a révélé des fragilités mais surtout l'incroyable adaptabilité de l'enseignement catholique. Premier retour à chaud sur ce que le confinement nous a appris.

Sylvie Horguelin

↳ Un regard positif sur le métier d'enseignant

Contraints de faire classe à leurs enfants, les parents se sont rendu compte à quel point cette tâche était complexe. Enseigner requiert de nombreuses compétences ont constaté nombre d'entre eux, en avouant qu'ils se sentaient parfois « dépassés ». Pas facile en effet, malgré les leçons postées sur les ENT (Espaces numériques de travail) et autres classes virtuelles animées par les enseignants, d'accompagner son enfant dans les apprentissages et de répondre à toutes ses questions. De quoi réhabiliter durablement le métier d'enseignant qui souffrait ces dernières années d'un déficit d'image.

↳ Les outils numériques à l'honneur !

Privés de leurs classes, les enseignants ont dû continuer à faire cours à distance. Les établissements déjà dotés d'un ENT et dont les équipes et les élèves étaient équipés de tablettes n'ont pas eu de mal à faire la bascule. Et les enseignants ont rivalisé d'imagination pour intéresser les élèves : envois de vidéos, recours à la pédagogie de la classe inversée, blogs, concours en ligne, défis à relever... De nombreux élèves ont aussi découvert les usages pédagogiques du numérique qu'ils croyaient réservé aux réseaux sociaux et aux jeux vidéo !

↳ Tous les enseignants ne sont pas des geeks !

Au sein des établissements, un écart s'est creusé entre les professeurs qui

maîtrisent les outils numériques et ceux qui les utilisent très peu. Une difficulté qui a pu être en partie surmontée grâce à une formation en accéléré entre pairs dès l'annonce de la fermeture, suivie d'un accompagnement à distance par le responsable informatique de l'établissement ou les collègues expérimentés. En complément, les **organismes de formation** ont aidé les enseignants en difficulté, tel l'Unifoc (qui regroupe les quinze organismes de formation des tutelles congréganistes), avec le service « SOS continuité pédagogique », ou encore l'Isfec Aquitaine qui propose un accompagnement en ligne. Sans oublier l'AFadec (Association de formation à distance de l'enseignement catholique) qui a mis à disposition outils et conseils pour accompagner les professeurs sur sa plateforme.



↳ Des familles plus ou moins équipées

Certains parents maîtrisent peu, eux aussi, les outils numériques. Ils ont eu du mal à guider leurs enfants sur le Web, une tâche complexifiée par le manque d'harmonisation des outils choisis par les enseignants. À cela, se sont ajoutées la saturation des réseaux les premiers jours et des disparités en matière d'accès à Internet. Mais aussi des problèmes d'équipement informatique : les familles dont les deux parents étaient en télétravail ne disposaient pas forcément d'un ordinateur pour chaque enfant. La question du coût élevé des cartouches d'encre, nécessaires pour imprimer le travail donné aux élèves, a mis également en difficulté certaines familles.

↳ Le défi de la différenciation

Par souci d'efficacité, une grande partie des enseignants ont envoyé les mêmes messages à tous les élèves, en exigeant d'eux les mêmes devoirs. Avec le risque d'en perdre un certain nombre en cours de route. Cela pointe la nécessité, plus encore dans le cadre d'un enseignement à distance, de différencier les apprentissages. Une tâche délicate quand on est privé de l'observation de la classe. Seul feedback possible : l'analyse du travail rendu, qui conduit à un accompagnement personnalisé en cas de décrochage. Cela devrait déboucher sur une réflexion sur l'évaluation pour centrer l'élève sur ses réussites, ce que permet l'évaluation par compétences.



↳ L'importance de la relation pédagogique

Retombée explicite du confinement, les enseignants ont souffert de ne pas voir leurs élèves, et les élèves, de ne pas voir leurs professeurs. Cette expérience du manque a permis de réaliser combien la dynamique de groupe est facteur de motivation, de richesse et de joie. Les ordinateurs ne remplaceront pas les enseignants, les savoirs ont besoin de leur médiation pour rester vivants ! Le confinement aurait-il permis de sortir de l'illusion du tout numérique ?

↳ L'École, un lieu de socialisation

Chacun chez soi, derrière son ordinateur... Plus possible dans ces conditions d'apprendre à vivre ensemble et de se confronter à l'altérité – une des missions fondamentales de l'École. Là encore, cette expérience fait mesurer l'importance du vécu de classe et des échanges entre élèves dans les temps d'interstices (récréations, changements de cours, cantine...). Dans les propos des jeunes privés d'École, revient sans cesse le regret de ne pas voir leurs camarades – une absence que les échanges sur les réseaux sociaux ne peuvent combler. Quant aux adultes, privés des temps de convivialité avec leurs collègues (échanges dans la salle des professeurs, autour d'un café, repas

pris en commun...), ils ont également ressenti ce manque. L'École est aussi un lieu de socialisation pour les adultes !

↳ L'impact psychologique du confinement

D'emblée, les chefs d'établissement, les enseignants et les personnels d'éducation ont perçu combien des familles étaient fragilisées par le confinement. Certaines ont été touchées par des deuils, d'autres ont eu des proches malades ou ont perdu leur emploi. Le confinement a accentué les tensions au sein des familles fragiles et le climat général anxieux a accru le stress des adultes et des enfants. Attentif à cette souffrance, partagée par toute la communauté éducative, l'enseignement catholique s'est mobilisé. Au sein des établissements ou des diocèses, des **permanences d'écoute** ont ouvert, comme celle de Vannes assurée par les psychologues de la direction diocésaine. De son côté, l'Anpec (Association nationale des psychologues de l'enseignement catholique) a élaboré **deux documents** pour aider les chefs d'établissement à gérer le confinement et à préparer la réouverture. En parallèle, la cellule nationale de gestion de crise a mis en place un réseau de référents qui assure un accompagnement psychologique de tous les acteurs. Enfin, un groupe

national d'accompagnement de la reprise en établissement a été créé par le Sgec, avec des prolongements possibles dans les régions. Un **padlet** intitulé « Accompagner le retour en établissement », réalisé par le département Éducation du Sgec pour les directeurs diocésains et leurs équipes, recense enfin de nombreuses ressources.

↳ La responsabilité en partage

La crise sanitaire a permis d'illustrer de manière exemplaire les orientations prises en juin dernier par le Cnec sur le partage des responsabilités au sein de l'institution. Et l'accueil des enfants des personnels soignants a fourni un cas d'école. Celui-ci a été pensé en réseaux d'établissements, comme à Paris dans les III^e, IV^e et XII^e arrondissements, alors qu'en Vendée les établissements se sont organisés avec leurs homologues du public. L'objectif était de proposer un lieu d'accueil unique, offrant à la fois le périscolaire et la restauration sur place, le tout à proximité du domicile des personnels soignants. Le partage des responsabilités s'est illustré d'autres façons encore : des personnels de vie scolaire et administratifs se sont, par exemple, portés volontaires pour accueillir, en binôme avec un enseignant, les enfants des soignants.

↳ La valeur ajoutée de l'École catholique

Fabrication de visières, de masques, de blouses, de gel hydro-alcoolique pour les soignants et clips de remerciements, confection de repas pour eux et les SDF, maraudes, envoi de dessins aux personnes âgées isolées... Les **initiatives solidaires** des établissements catholiques, portées par les adultes et les jeunes, sont sans cesse citées en exemple dans les médias. Et près de 30 % des enfants des personnels soignants auraient été scolarisés dans ses établissements pendant la période de confinement. Ce sens de l'autre et cet engagement, véritable ADN de l'École catholique, renforcent sa raison d'être. Les nombreuses propositions pastorales des établissements ont aussi éclairé ce temps de Carême qui ouvrait sur Pâques et la résurrection, permettant à chacun de rester dans l'Espérance.



© ISTOCK

Paroles de confinés

Le Laboratoire national des initiatives du Sgéc a proposé à différents acteurs de la communauté éducative de partager leur quotidien dans un journal de bord en ligne. Leurs témoignages permettent de percevoir comment chacun a pu vivre le confinement. Émotions garanties !
Extraits choisis par Noémie Fossey-Sergent

Céline, maman de trois enfants

Ce matin, c'est compliqué ! Les enfants s'agacent... les cahiers se ferment... « *J'ai pas envie de travailler* »... ah ! maudite table de multiplication... et je m'agace aussi... patience, patience... Un sentiment de dévalorisation m'habite, et encore plus depuis l'arrêt de l'école... Et si je n'arrivais pas à expliquer à ma fille ce qu'est un complément du nom... si je ne réussissais pas à prononcer « *tximinoa* » (« *singe* » en français) avec mon cadet qui est en classe bilingue français/basque ! Je m'en veux de perdre patience...
(...) Et puis temps libre pour les enfants... hop ! on chausse les bottes. C'est reparti ! Des cordes se tendent ! Des planches de bois se soulèvent... Les petites mains sont actives... ça fourmille d'idées... Tiens, c'est vrai... l'école ne permet pas cela... Pourtant, tous les sens sont en éveil ! Ça cogite... ça élabore... Attention !
(...) Je ne dis pas que je serais favorable pour l'école à la maison... mais OUI ! OUI à des temps en pleine nature !! OUI à des temps où l'enfant serait amené à gratouiller la terre... OUI à des temps où l'enfant pourrait s'émerveiller de ce que nous offre la nature, de ses richesses...

Lucie, chef d'établissement d'une école

De plus en plus de messages de parents qui se rendent compte de l'utilité de l'école ou de l'enseignante, ou bien juste de quelqu'un pour garder leurs enfants, on ne sait pas trop ! De mon côté, c'est un peu plus flou... Alors oui, c'est sûr que tout le monde n'avancera pas avec nos vidéos, leçons et exercices d'entraînement virtuels, mais pour la plupart je crois que oui ! Alors finalement les jeux de société, les constructions, le chant, la lecture, les pièces de théâtre, la cuisine... Je vois justement mes petits voisins construire des cabanes, faire des tambouilles avec de la terre, de l'herbe, de l'eau ou des fleurs.
(...) Ne serait-ce pas ça l'apprentissage de la vie ?
(...) De plus en plus d'interrogations d'enseignantes... sur le comment ou le quand de la reprise, est-ce qu'on va devoir continuer le programme ou reprendre ce qu'on aura déjà donné pendant le confinement ? Quid des équipes éducatives, des éventuels maintiens du cross, de la photo de classe, de la fête de l'école... J'essaie d'y répondre comme je peux en leur disant que l'on verra ça toutes ensemble à la reprise, que l'on va s'organiser, que ce n'est pas bien grave finalement, on les retrouvera presque tous l'année d'après, on s'adaptera.

Joséphine, en CM1

Ça commence à être dur pour moi... de faire tous les jours la même chose !... en plus, j'ai PLUS de livres à lire !!!! Puis l'école commence à me manquer énormément. Est-ce qu'on va pouvoir reprendre le 11 mai ? Ma petite réponse à moi : franchement, je n'en sais trop rien.

Christophe, enseignant en lycée pro

Aujourd'hui, j'ai conversé avec Jules au téléphone, un élève de seconde « *indécis* ». Il était inquiet face à la demande des enseignants et a transmis son stress à sa maman... Il faut répéter aux parents et aux élèves qu'ils ont le temps de prendre leur temps pour apprendre et comprendre... surtout durant cette période où beaucoup de parents se rendent compte de la réelle substance de notre métier... Jules a semblé rassuré...

Jeanne, élève en 4^e

Des fois le soir, avant de m'endormir, je pense de plus en plus, (...) à ma vie plus tard, quand je pourrai sortir, voyager... Je pense pour moi et d'autres personnes que le confinement va nous faire réfléchir sur notre consommation, il va falloir revenir à l'essentiel. Se poser la question : est-ce que ça, c'est indispensable ou je peux m'en passer ? Si je peux m'en passer alors je ne l'achète pas. Un petit geste plus un autre peuvent faire un grand geste et j'espère qu'on pourra changer certaines choses sur notre consommation, atténuer la pollution un petit peu...

Sabine, chef d'établissement d'un collège

Notre priorité maintenant est de repérer les élèves qui sont isolés, en difficulté, repliés, malheureux, soucieux. Ces élèves qui ne font pas de bruit, ces élèves qui ont déjà vécu des crises d'un autre genre, ces élèves résilients, ces élèves qui répondent d'une petite voix : « *Ça va Madame, ne vous inquiétez pas...* » Je ne suis pas satisfaite de cette réponse, je sais au fond de moi que je dois aller plus loin avec eux. Nous ne laisserons pas cette crise alourdir les chiffres du décrochage scolaire !

Milène, enseignante en lycée pro

J'ai mis en place la classe virtuelle, comme beaucoup de collègues : je suis heureuse d'avoir pu parler à mes élèves. Je n'ai pu le faire pour l'instant qu'avec deux classes sur les six que j'ai. (...) J'ai proposé peu de travail, mais approfondi. (...) Je ne parviens pas à bien corriger les travaux des jeunes : ils sont envoyés en format jpeg et difficilement traitables. Je vais essayer de renvoyer une appréciation et des pistes d'amélioration, mais pour l'instant je ne peux pas leur faire de correction personnalisée. (...) Je suis aussi heureuse de travailler et de pouvoir donner une raison de se lever le matin à des jeunes, en leur apportant leur entraînement cérébral quotidien. (...) On entre dans une période où l'emploi de certains mots n'est plus figuré. L'apprentissage, la lecture, la réflexion sont véritablement des aliments pour l'esprit, c'est ce qui va permettre à beaucoup de ne pas sombrer, même s'ils n'en ont pas conscience.

Simon, élève en 3^e « prépa métiers »

Au bout de plusieurs jours de confinement, c'était un rituel, je faisais pareil tous les jours : devoirs le matin et console l'après-midi. Entre deux, je sortais un petit peu dans mon jardin. Mais hier, je suis allé courir et je suis rentré vers 17 h pour faire mes devoirs. Il y a des jours, je m'ennuie vraiment fort. Du coup je regarde des films avec mes parents et mes frères puis je m'endors pour passer le temps plus vite.

Nicolas, enseignant en Segpa

Mes élèves commencent eux aussi à s'adapter à cette nouvelle façon de travailler. Je sens que pour certains, l'accompagnement des parents est indispensable. J'essaie de poster des capsules vidéo ou des animations qui pourront les aider. Je suis très frustré de ne pas les voir à l'œuvre pour pouvoir les accompagner, comme en classe, et en même temps (...), je me rassure en me disant que cela va leur permettre de gagner en autonomie. Peut-être que le petit groupe, l'attention constante et le soutien immédiat du professeur sont des freins à l'autonomie en situation de classe ordinaire ?

Jean-Marc, directeur diocésain

Des appels ce matin d'amis, anciens collègues directeurs diocésains. L'enseignement catholique n'est pas qu'une institution, c'est aussi une grande famille où ni la solidarité, ni les bons conseils, ni les pensées, ni les prières pour ceux qui sont au « *front* » (les membres de nos communautés éducatives) ne manquent !

Retrouvez tous les carnets de bord sur le site du [Laboratoire des initiatives du Sgéc](#)

Sylvie, adjointe en pastorale

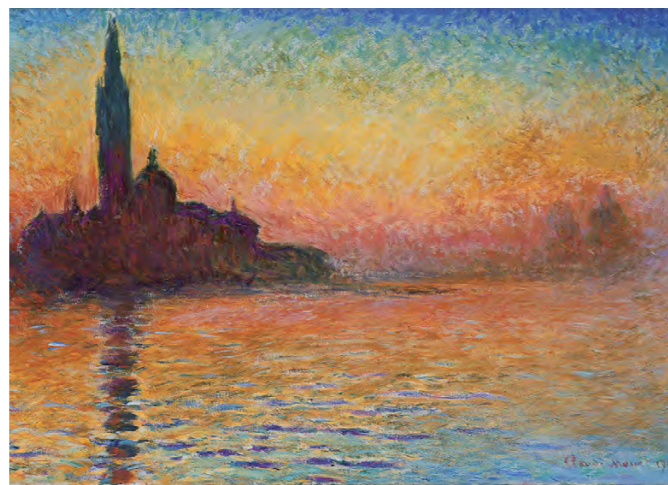
L'important est de garder le contact, de montrer aux élèves qu'on ne les oublie pas, qu'on est disponible pour chacun ! Les lycéens ont créé un groupe WhatsApp dans lequel ils m'ont intégrée. Ils échangent régulièrement. C'est super qu'ils aient un lien pour parler de leur foi, de leurs craintes, poser des questions.

L'IMPRESSIONNISME, UNE PASSION

QUOI ? Proposé par la Fondation Orange, en partenariat avec le Grand Palais, ce Mooc gratuit montre que l'impressionnisme a d'abord été rejeté avant de triompher partout dans le monde et de devenir un courant de l'histoire de la peinture. Ce parcours nous plonge dans la naissance tumultueuse du mouvement, son combat artistique et l'émergence du marché de l'art moderne.

Le Mooc se décompose en huit étapes d'une heure et demie chacune : l'impressionnisme dans l'histoire ; ses caractéristiques ; les réactions ; Paul Durand-Ruel, la passion impressionniste ; Monet, Pissaro, Sisley ; Renoir, Manet, Degas ; au-delà de l'impressionnisme ; le marché de l'art. À la fin de chaque séquence, il faut avoir 12 sur 20 à un quiz pour gagner un badge de réussite. Les huit badges obtenus donnent un super badge qui valide la formation.

POUR QUI ? Pour tous ceux qui sont intéressés par la



© DOMAINE PUBLIC

peinture et son histoire. Pas de prérequis.

OÙ ? Il n'y a pas de date de début, l'accès est permanent. S'inscrire sur la plateforme : mooc-culturels.fondationorange.com.

Jean-Louis Gueugan

LA BD AU CYCLE 3

QUOI ? Pour intensifier son soutien à la bande dessinée, le ministère de la Culture a décidé que l'année 2020 lui serait dédiée. D'où les nombreuses ressources pédagogiques réalisées pour l'occasion. Parmi elles, la nouvelle collection pour le cycle 3, conçue par Syndicat national de l'édition

(SNE) : « La BD en classe ». Thème du premier numéro : « Faites entrer les monstres ! ». Sur cette thématique, le SNE a mis en

ligne un dossier de 48 pages pour les enseignants. Il s'enrichit d'un carnet de 112 pages à destination des élèves, avec un lexique et des extraits d'une vingtaine de bandes dessinées. Cet outil entend faciliter l'analyse d'œuvres littéraires et artistiques et leur exploitation transdisciplinaire. Il peut aussi accompagner les élèves vers la création de leurs propres récits.

POUR QUI ? Enseignants et élèves de CM1, CM2 et 6^e.

OÙ ? Télécharger gratuitement les dossiers enseignant et élève : sne.fr.

François Husson



Histoires de fausses nouvelles ÉDUCER AUX MÉDIAS

Exposition pédagogique en 11 panneaux

QUOI ? Désinformation, mensonge, canular... Pour expliquer et contrer ces phénomènes, la Bibliothèque nationale de France et le Centre pour l'éducation aux médias et à l'information (Clémi) ont imaginé une exposition virtuelle gratuite sur le thème de la fausse information. En onze affiches, telle celle sur « La Propagande », ce parcours montre que les *fake news* existaient bel et bien avant Internet. Cette exposition propose des outils et des pistes de réflexion permettant d'identifier les sources et l'information pertinente.

POUR QUI ? Enseignants et élèves du secondaire.

OÙ ? À télécharger sur : expositions.bnf.fr. FH

MON AVENIR AU LYCÉE



QUOI ? L'Onisep a ouvert un site internet intitulé « Secondes Premières – 2019/2020 », pour bâtir en cinq étapes son avenir au lycée : Je construis mon parcours ; J'explore le monde professionnel ; Je découvre l'enseignement supérieur ; Je précise mes choix ; Je passe à l'action. Chaque

onglet dirige vers des ressources nombreuses : descriptif des filières, horaires et calendriers, portraits de professionnels, quiz...

POUR QUI ? Lycéens de 2^{de} et de 1^{re}.

OÙ ? secondes-premieres2019-2020.fr. FH



© P. GRAULT/FRANCIS-BOURGEOIS

CRISE SANITAIRE

Une réouverture progressive

Après la présentation par le Premier ministre des grands axes de la stratégie de déconfinement, le ministère de l'Éducation nationale a publié, le 3 mai dernier, le protocole sanitaire de réouverture des écoles et des établissements secondaires. Aurélie Sobocinski

À partir du 11 mai, les établissements pourront à nouveau accueillir les élèves. Pour encadrer cette reprise, le ministère de l'Éducation nationale a mis en ligne ses **recommandations**. Dans deux guides, l'un dédié au 1^{er} degré, l'autre au 2^d degré, sont précisées les dispositions pour le nettoyage et la désinfection des locaux et des sanitaires, l'accueil des élèves et des personnels, l'organisation des salles de classe et des circulations, de la demi-pension, de la récréation, de l'internat, des activités sportives et culturelles. Mais aussi les gestes à accomplir en cas de suspicion de cas de Covid-19 dans l'établissement. Cette mise en œuvre, en lien avec les collectivités locales et en fonction de la typologie territoriale (département rouge ou vert), sera réévaluée toutes les trois semaines. Elle sera la condition *sine qua non* à l'accueil des élèves.

L'enseignement catholique, dans **une note** datée du 4 mai et régulièrement mise à jour, invite tout son réseau, sous la conduite et la responsabilité de chaque chef d'établissement, à être au rendez-vous de cette reprise si les conditions requises sont réunies. En voici le détail :

➤ S'agissant des établissements privés, la décision de reprise appartient au seul chef d'établissement, dont la responsabilité engagée en la matière « est identique à celle qu'il endosse dans tous les actes de gestion de la vie scolaire en temps ordinaire », insiste Yann Diraison, adjoint au secrétaire général de l'enseignement catholique.

➤ Tous les enseignants et personnels nécessaires pour assurer l'accueil des élèves sont attendus dans leur établissement le 11 mai. À l'exception des enseignants et des personnels sans possibilité de garde de leurs propres enfants et de ceux considérés comme

fragiles face à l'épidémie, qui devront justifier de leur situation selon une procédure en cours de finalisation.

➤ Un élève pourra être accueilli (en fonction du calendrier présenté ci-dessous) : soit en classe, soit en étude, soit dans des activités périscolaires. Il pourra aussi poursuivre à la maison l'enseignement à distance qui restera gratuit pour tous. Le gouvernement a annoncé vouloir « laisser le maximum de souplesse au terrain » en la matière.

➤ Un accueil simultané d'un maximum de quinze élèves par classe est demandé, avec une distance d'au moins un mètre entre les tables (et entre les tables et le bureau du professeur), soit environ 4 m² par élève. « Toutes les adaptations utiles peuvent être mises en place », dans le respect des règles sanitaires exigées, précise Yann Diraison.

➤ Tous les enseignants et personnels recevront des masques (à raison de deux par jour) et devront les porter quand les distances physiques nécessaires ne pourront pas être respectées. Pour les enfants, le port du masque est fortement déconseillé en maternelle, non recommandé en élémentaire mais obligatoire pour les collégiens. En attendant que les parents puissent les fournir, les masques pour les élèves seront distribués par le ministère via l'établissement.



© FREEPIK

➤ La vie scolaire sera organisée autour des gestes barrière et de la limitation du brassage des élèves dans tous les espaces.

➤ Pour la demi-pension, en cas d'impossibilité de restauration dans les lieux habituels, le déjeuner pourra être pris en salle de classe, sous forme de plateaux ou de paniers-repas.

➤ Le nettoyage et la désinfection sont exigés plusieurs fois par jour dans les espaces utilisés (sanitaires et points de contact) avec des produits conformes.

➤ Les internats en capacité de respecter le protocole sanitaire pourront rouvrir.

LE CALENDRIER ANNONCÉ

11 mai 2020 : réouverture très progressive des écoles maternelles et élémentaires dans tous les départements, que ceux-ci soient verts ou rouges.

18 mai : réouverture progressive des collèges (6^e et 5^e seulement) dans les départements verts (où la circulation du virus est actuellement considérée comme faible).

Début juin : accueil des élèves de 4^e et de 3^e. Le gouvernement décidera ou non de la réouverture des lycées, qui devrait commencer par les lycées professionnels.



40 ans d'éducation prioritaire

Ce numéro sur l'éducation prioritaire fait le point sur une politique publique qui aura quarante ans en 2021. Une période suffisamment longue pour avoir permis un certain nombre d'expériences, connu des évolutions, donné lieu à des rapports produits par différentes instances, suscité régulièrement des débats. La consultation du sommaire donne une idée du large spectre des questions abordées : de l'histoire de l'éducation prioritaire jusqu'à l'avenir souhaitable en passant par son pilotage, ses pratiques, ses acteurs, ses liens avec la recherche et son évaluation. On appréciera que Marc Bablet et Annie Tobaty – les deux coordonnateurs – aient rassemblé les contributions des meilleurs spécialistes, dont Jean-Yves Rochex, Jean-Paul Delahaye, Patrick Picard, Sylvie Cèbe, Anne Armand, Marc Douaire. Ou encore Ariane Azéma et Pierre Mathiot, les auteurs du rapport « Mission territoires et réussite » remis au ministre de l'Éducation nationale le 5 novembre 2019. Se pencher sur quatre décennies d'éducation prioritaire conduit à une réflexion plus large sur les politiques d'éducation dans leur complexité et notamment sur leur traitement des inégalités. Les points de vue ne sont pas tous convergents. C'est l'une des richesses de cet intéressant et ambitieux dossier. **Nicole Priou**

➤ « **L'éducation prioritaire, une politique publique contre les inégalités ?** », *Administration et éducation*, AFAE, n° 164, décembre 2019, 20€.

La parole aux enfants !

La célébration récente des trente ans de la Convention internationale des droits de l'enfant nous rappelait l'importance de donner la parole aux enfants. Se posent alors les questions du statut de cette parole, de la valeur que les adultes lui accordent, de leur posture pour la favoriser, de leur éthique pour l'interpréter. Les sept contributions consistantes de ce dossier apporteront plusieurs types d'éclairage : sur le statut de la parole enfantine, sur des méthodologies de chercheurs pour la recueillir et sur les attitudes des professionnels face à cette parole. Une mention particulière pour le très beau texte d'Eyrick Prairat intitulé « Le tact au cœur de la parole professorale ». L'auteur nous rappelle que le langage n'est pas seulement instrument de pensée mais instance qui nous relie. D'où une vigilance particulière à faire de la parole professorale une parole juste, attentive à ce qu'il convient de dire ou de ne pas dire, guidée par la vertu de tact. Dans un texte sur la démarche de « communauté de recherche philosophique » pratiquée avec des



enfants, Samuel Nepton examine les conditions pour que cette parole puisse être réellement considérée. Si, comme l'écrit Vincent Lorius, « la parole des enfants et des adolescents est une matière première irremplaçable pour juger des effets produits par les adultes et les institutions sur les plus jeunes », sa recherche sur le fonctionnement des conseils de discipline ne manque pas d'interroger à cet égard. **NP**

➤ « **La parole des enfants : enjeux épistémologiques, méthodologiques et éthiques** », *Recherches en Éducation*, coordonné par Carole Daverne-Bailly et Judit Vari, n° 39, janvier 2020, imprimable en ligne.

Parler et penser à l'École

Au moment où la réforme du baccalauréat introduit une épreuve de « grand oral » en T^{le}, se réinterroger sur l'apprentissage de l'oral au cours de toute la scolarité s'avère nécessaire. Ce dossier de la revue *Animation & Éducation*, de l'Office central de la coopération à l'École (OCCE), est donc bienvenu. D'autant qu'il s'agit – le titre l'indique – de tenir ensemble prise de parole et construction de la pensée. Pour que le passage par l'École contribue à la réduction des inégalités en travaillant à ce que l'oral ne reste pas un marqueur social source de discrimination, chercheurs, formateurs, praticiens croisent leurs analyses et



proposent des pistes de travail. Le lecteur y trouvera les signatures des meilleurs spécialistes actuels de la question : Sylvain Connac, Viviane Bouysse, Sylvie Plane, Florence Castinaud, Véronique Delille, entre autres. Tous s'attachent à mettre en relief les conditions facilitantes pour réduire les écarts et offrir aux élèves – y compris les élèves allophones – les voies d'accès à une maîtrise de la langue qui permette structuration et expression de la pensée. **NP**

➤ « **Enseigner l'oral qui structure la pensée** », *Animation & Éducation*, OCCE, n° 274, janvier-février 2020, 2,50€.

L'ÉCHO DES CHERCHEURS



© D.R.

SOPHIE GENÈS, ancienne directrice de l'Isfec Afarec Île-de-France.



© D.R.

MARIE ARMANET, responsable de formation à l'Isfec Afarec Île-de-France.

MIEUX FORMER LES PROFESSEURS DÉBUTANTS

Sophie Genès, ancienne directrice de l'Isfec (Institut supérieur de formation de l'enseignement catholique) Afarec Île-de-France, et Marie Armanet, responsable de formation, présentent deux recherches-actions sur l'accompagnement des professeurs stagiaires par les formateurs et les tuteurs.

Quel est l'objet de vos recherches ?

Sophie Genès : Depuis 2015-2016, nous menons deux recherches-actions complémentaires : l'une sur l'accompagnement des professeurs débutants avec des chercheurs de l'université d'Aix-Marseille¹, l'autre sur le tutorat avec un chercheur de l'université de Toulouse².

La première analyse la formation aux métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation.

S. G. : Ce travail collaboratif est source de débats pour aboutir à un consensus. C'est aussi pour nous une façon de nous former tous ensemble !

Sur quelle situation concrète vous êtes-vous, par exemple, arrêtées ?

M. A. : Ces travaux nous ont conduits notamment à porter notre attention sur « les passages à risques », ces moments critiques, souvent « interstices » entre deux activités, que l'enseignant débutant néglige parfois : l'entrée en classe, la mise en commun d'un travail collectif... Si les tuteurs ont acquis des automatismes pour exploiter ces moments, ils ne savent pas toujours expliquer comment ils les gèrent. Nous mettons ces réflexions par

écrit, pour revisiter ces « passages à risques », les appréhender avec une certaine progressivité, en identifiant des étapes permettant au novice de construire une pratique

Elle nous permet d'interroger notre posture de formateur, en partant de ce que vit l'étudiant (ou l'enseignant stagiaire) plutôt que d'un idéal à atteindre. Nous demandons, par exemple, aux

« Porter notre attention sur "les passages à risques", ces moments critiques que l'enseignant débutant néglige parfois : l'entrée en classe, la mise en commun d'un travail collectif... » **MARIE ARMANET**

futurs enseignants de rapporter des traces de leurs activités, comme des photos ou des vidéos. Il s'agit aussi de revenir sur ce qu'est un débutant – ce qu'on a tendance à oublier quand on exerce depuis longtemps – pour souligner la progressivité de l'apprentissage de ce métier fait de jalons, avec des points de vigilance à identifier. L'autre recherche porte sur l'accompagnement par les tuteurs. Les deux ont convergé pour faire évoluer la formation en alternance, afin qu'elle soit pensée de façon plus progressive pour les chefs d'établissement et les tuteurs qui accompagnent les étudiants.

Comment travaillez-vous avec les chercheurs ?

Marie Armanet : Un groupe d'une quinzaine de personnes s'est constitué au sein de l'Isfec Afarec Île-de-France, pour participer à ces recherches-actions. Il est composé de formateurs, de responsables de formation, d'enseignants, d'experts et de chefs d'établissement. Nous rencontrons les chercheurs cinq jours par an. Leurs apports théoriques nourrissent notre collectif en faisant naître des idées testées auprès des stagiaires et des tuteurs.

efficace. Nous proposerons ce document aux tuteurs du 1^{er} degré pour voir de quelle façon ils s'en emparent puis nous réajusterons.

S. G. : Le collectif produit aussi d'autres écrits sur la progressivité de l'acquisition des compétences, sur l'utilisation de la photo et de la vidéo par les stagiaires, sur l'enseignement à distance, et sur les orientations de notre Isfec. Certains de ces écrits serviront de supports pour outiller les tuteurs et les formateurs, tandis que d'autres viendront enrichir le projet de l'Isfec. Interroger ainsi la façon dont nous nous adressons aux stagiaires et aux tuteurs est passionnant.

Propos recueillis par Coline Léger

1. Marie-Christine Félix, maître de conférence, et Jean-Claude Mouton, consultant, rattachés au laboratoire Apprentissage, Didactique, Évaluation, Formation de l'université d'Aix-Marseille.

2. Sébastien Chaliès, professeur des universités, rattaché à l'unité mixte de recherche Éducation, Formation, Travail, Savoirs de l'université de Toulouse.



PROFESSION : REPORTER



➤ *Interclass', Éducation aux médias et à la citoyenneté*, Emmanuelle Daviet, coédition France Inter et ESF, 160 p., 12,90 €.

Depuis cinq ans des professionnels de France Inter travaillent pendant toute l'année scolaire avec des collégiens et lycéens de ZEP dans le cadre du projet Interclass'.

« Le dispositif a permis à bon nombre d'élèves de découvrir en eux des capacités d'analyse et de compréhension pointues. C'est par des initiatives telles qu'Interclass' que des élèves qui sont peu en phase avec l'École s'impliquent et cultivent leurs savoirs », explique Medhi Hmoudane, un ancien élève enthousiaste. Cette initiative a surgi en réponse au désarroi éprouvé par les enseignants face à des réactions d'élèves aux attentats de *Charlie Hebdo*. Laurence Bloch, directrice de France Inter, lance alors Interclass'. L'ouvrage se centre sur cette expérience et fournit des ressources aux enseignants désireux de mettre en place dans la durée un

programme d'éducation aux médias et à l'information pour combattre les préjugés des jeunes. Le chapitre 2 présente en détails la méthodologie utilisée. On comprend que la réussite du projet tient pour une bonne part à la prise au sérieux par les élèves du défi qu'ils doivent relever : réaliser des reportages de 4' 30 diffusés sur la première radio nationale.

Le succès d'Interclass' et les demandes pour dupliquer l'expérience ont conduit à mettre en place une plateforme de ressources, Interclass'UP, accessible à tous. Le livre fait enfin état des partenariats et mécénats qui ont rendu le projet possible et permettent de le développer. « Une expérience sociale totale », selon Pierre Rosanvallon qui salue là le travail d'Emmanuelle Daviet, médiatrice des antennes de Radio France à l'origine du projet. **Nicole Priou**

DÉCODER LE HARCÈLEMENT

Phobie scolaire et Génér'action Solidaire, deux associations engagées contre le harcèlement à l'École, proposent des clés de compréhension de ce phénomène, violent et très destructeur pour les victimes. Illustré de nombreux témoignages, le livre s'intéresse à l'histoire de personnes et au contexte socioculturel où sphères publique et privée sont très perméables. Divers spécialistes expliquent les mécanismes d'emprise qui s'installent, générant peur, honte, stress pour la victime.

Des solutions sont proposées pour sortir de cet engrenage : médiateurs, jeux de rôles, cercles de parole ou encore vidéos. La méthode finlandaise KiVa (diminutif de "Kiusaamista Vastaan" qui signifie "Contre le harcèlement scolaire")



permet de prévenir le harcèlement en favorisant un contexte d'apprentissage sain et sûr et en proposant un travail systématique associant les familles. La fragilité narcissique, les troubles de l'attachement, la dynamique familiale, l'histoire parentale et la réaction de l'élève face au harcèlement sont des éléments à décoder. Enfin, la puissance et la gestion des émotions sont une clé du travail à réaliser dès le plus jeune âge. Une bibliographie récente invite à aller plus loin. **Josiane Hamy**

➤ *Harcèlement scolaire – De la destruction à la reconstruction, collectif, Associations Phobie scolaire et Génér'action Solidaire*, Éditions Josette Lyon, 210 p., 18 €.

À SIGNALER AUSSI

➤ *Durer dans le métier d'enseignant. Regards franco-allemands*, Anne-Laure Garcia, Françoise Lantheaume, L'Harmattan, Academia, 280 p., 29 €.

Un ouvrage collectif qui analyse les évolutions du métier d'enseignant et met en relief les conditions pour bien vivre les fins de carrière.

➤ *Peut-on parler des religions à l'École?* Isabelle Saint-Martin, Albin Michel, 224 p., 18 €. Un plaidoyer pour l'enseignement des religions par l'étude des œuvres d'art.



Formation

Bordeaux encourage la créativité pédagogique

L'Isfec Aquitaine a aménagé deux espaces d'apprentissage innovants : un Lab et un Fab destinés aux enseignants qui souhaitent expérimenter de nouvelles façons de transmettre, dans le cadre de la formation continue. **Noémie Fossey-Sergent**

« Cela a commencé en 2017-2018 par des voyages inspirants avec des formateurs, des directeurs diocésains, des permanents, des enseignants et des chargés de mission. À Lille, pour visiter Yncréa, une fédération d'écoles d'ingénieurs, et Lilliad - Learning center innovation ; à Cergy (95), au Techshop (atelier de travail collaboratif) et à l'Ileps (École supérieure des métiers du sport) ; en Lituanie, Espagne, Pologne et au Canada afin d'observer de nouvelles façons d'enseigner », explique Alexandra Maurice, chargée de mission Innovation pédagogique et numérique à l'Isfec (Institut supérieur de formation de l'enseignement catholique) Aquitaine, à Bordeaux. Ils ont observé comment formateurs ou enseignants mettaient en projet les étudiants ou les élèves, développaient la collaboration, favorisaient la créativité. Ils ont pu éprouver l'esprit « maker » et jauger l'importance des espaces d'apprentissage dans la mise en place de nouvelles modalités de formation.

En mars 2018, une journée d'études organisée par l'Isfec sur le thème « Construire demain aujourd'hui » a

permis d'imaginer un lieu facilitant l'expérimentation et la mise au point de propositions pédagogiques transférables partout. Deux espaces sont alors créés : un Lab et un Fab, inaugurés en novembre dernier. Une cinquantaine de personnes (directeurs diocésains, chefs d'établissement, enseignants et étudiants de la région) y ont testé les équipements, lors d'ateliers. Ils ont pu construire une métaphore de l'innovation pédagogique et dialoguer sous forme de « quescussions » (discussions à partir de questions uniquement) pour s'entraîner à la formulation de concepts ou à l'élaboration d'une carte mentale collaborative. Depuis leur ouverture, les deux lieux ont déjà accueilli plusieurs ateliers de mutualisation sur le thème de la co-intervention en classe dans le Lab et un atelier de création de capsules vidéo dans le Fab¹. Avec un grand plus : ces ateliers peuvent se dérouler *in situ* ou hors les murs.

1. En juin prochain, un calendrier des sessions proposées sera mis en ligne sur le site de l'Isfec : www.isfec-aquitaine.fr
Informations et réservations auprès d'Alexandra Maurice : pedagogienumerique@isfec-aquitaine.fr



© ISFEC-AQUITAINE

Que faire au Lab ?

Doté de cinq points de vidéoprojection, de murs inscriptibles, de mobilier mobile, le Lab vise à explorer de nouvelles propositions pédagogiques et à imaginer de nouveaux scénarios dans les champs éducatif, managérial ou pédagogique. Une équipe pluridisciplinaire issue des 1^{er} et 2^d degrés, composée de formateurs en pédagogies actives et facilitation et d'ingénieurs pédagogiques, y propose des ateliers sur des thèmes divers : comment développer la pédagogie active ? Co-construire un espace ? Favoriser la créativité d'une équipe ? Développer le travail collaboratif ?... Le Lab peut aussi être réservé par un groupe d'un même établissement venant avec sa propre problématique pour être accompagné dans sa réflexion.

Que faire au Fab ?

Le Fab est dédié à la fabrication et à l'expérimentation, avec une équipe spécifique d'enseignants de 1^{er} et 2^d degrés, de formateurs en ludopédagogie et en pédagogie numérique mise à disposition par l'Isfec. Les participants y créent leur propre matériel pédagogique pour répondre à une problématique d'apprentissage précise, comme transmettre le concept de points cardinaux en géographie. Avec le formateur, ils peuvent créer, tester, manipuler et recommencer si besoin pour obtenir le support pédagogique le plus efficace possible. Le Fab est très bien équipé : jeux, matériel créatif (Lego, pâte à modeler...), caméras et fond vert, logiciels de montage vidéo...



© ISFEC-AQUITAINE

Atelier d'éveil sensoriel au Lab de l'Isfec Aquitaine.

La classe unique fait son retour

Victime d'une fermeture de classe l'année dernière, la petite école rurale Notre-Dame, à Sancerre (18), a su rebondir en ouvrant une classe unique (de la maternelle au CM2). Quarante-six enfants y bénéficient d'une pédagogie sur-mesure. François Husson

Lorsque Cindy Rondet était élève à l'école Notre-Dame de Sancerre, dans le Cher, elle n'imaginait pas que le hasard – ou la destinée – la conduirait quelques décennies plus tard à en prendre la direction et, d'une certaine manière, à la sauver. Arrivée il y a sept ans comme enseignante, après une carrière en lycée professionnel, elle a accepté depuis quatre ans de devenir la directrice de cette « grande »

petite école (1 600 m² de locaux et un parc de 3 000 m²), qui accueille quarante-six enfants, de la maternelle au CM2. Avec une particularité : tous les élèves sont regroupés dans une classe unique, où elle enseigne avec Julie Le Solleuz-Portka, professeur à plein temps arrivée elle aussi il y a sept ans, et Mélanie Curez, suppléante à mi-temps présente tous les matins. Si Notre-Dame a choisi cette organisation,

c'est en réaction à la suppression d'une de ses trois classes multiniveaux qui a contraint au départ l'une des enseignantes. « Lorsque nous avons appris cette fermeture en décembre 2018, le diocèse a trouvé immédiatement sur son bureau nos demandes de mutation, se souvient Cindy Rondet. Mais notre archevêque, M^{gr} Jérôme Beau, tenait à garder une petite école dans le nord du diocèse de Bourges, il fallait donc trouver une solution. » Dès janvier 2019, Cindy Rondet tente un rapprochement avec un établissement voisin, situé à Cosne-sur-Loire (58). Mais cette école-collège étant implantée dans une autre académie, celle de Dijon, cela ne peut aboutir. À Sully-sur-Loire (45), en revanche, l'école Jeanne-d'Arc est dotée d'une maternelle multi-niveaux de soixante-quatre enfants qui intéresse l'équipe. « Nous sommes allées questionner les enseignants sur leur organisation, et nous avons obtenu des réponses encourageantes », se souvient Julie Le Solleuz-Portka (photo p. 27), très investie elle aussi dans l'alternative mise en place. Résultat : l'équipe de Notre-Dame s'inspire de cet exemple. Le projet est rendu possible grâce à la disposition du rez-de-chaussée : trois grandes pièces en enfilade permettent de regrouper tous les enfants. « Nous avons un espace maths, un espace lettres et un espace pour la musique et les arts », détaille Morgan, en CM1. Soutenu par le diocèse, qui a affecté un demi-poste supplémentaire d'enseignement, le projet a été financé par la Fondation Saint Matthieu et l'Udogec (Union départementale des organismes de gestion de l'enseignement catholique). Tous deux ont pris en charge les 32 500 € de travaux d'aménagement, soit « 1 900 heures effectuées pendant les grandes vacances par des professionnels et des bénévoles, et terminés à la rentrée », insiste Cindy Rondet.

À Sancerre, Notre-Dame s'est adaptée à ses problèmes d'effectifs en regroupant toutes ses classes.



Cindy Rondet, entourée d'élèves de différents niveaux, anime un atelier de jeux pédagogiques.

Mais la nouveauté ne réside pas seulement dans cet accueil différent. L'équipe a également réfléchi en amont à une pédagogie qui donne du sens à ce fonctionnement : « Il fallait changer les habitudes, travailler différemment, commente Cindy Rondet. Je n'avais pas envie d'une méthode d'apprentissage classique, en sections séparées. » Mâtiné de diverses influences, Montessori notamment et les classes flexibles nordiques auxquelles le chef d'établissement s'intéressait déjà, l'enseignement a été « adapté au contexte, explique-t-elle. Nous utilisons des fiches et des plans de travail destinés à chaque enfant pour favoriser leur autonomie et la validation de leurs compétences ». Au prix d'un surcroît de préparation les week-ends pour les enseignantes. « Au départ, les plans de travail étaient établis pour quinze jours, poursuit Julie Le Solleuz-Portka, mais les enfants ne suivaient leur programme que les deux derniers jours ! Maintenant, nous définissons un planning par semaine. » L'après-midi, l'équipe propose des jeux collectifs pédagogiques, avec différents niveaux de difficulté, qui reprennent les notions apprises en groupe. « Ces ateliers sont enrichissants, les enfants apprennent en jouant sans s'en rendre compte », note Mélanie Curez.

« Ils jouent tous ensemble »

Dans la classe, entre bourdonnement et silence concentré, des groupes mobiles s'agrègent et se recomposent autour des enseignantes. Certains élèves s'isolent pour colorier, écrire ou lire... Chaises, coussins ou gros ballons servent de sièges autour d'espaces modulaires où chacun sait ce qu'il a à faire. « Pour nous, c'est parfois difficile de passer en quelques secondes de la division à l'écriture, mais ce que nous proposons, c'est un enseignement à la carte »,

affirme Julie Le Solleuz-Portka. « Cela permet de voir comment les enfants construisent leurs apprentissages, ajoute Cindy Rondet. Les différents niveaux leur permettent d'avancer à leur rythme. Ainsi, les CP déjà lecteurs se rapprochent des activités des plus grands, ça les fait avancer. » Et le groupe gagne en cohésion. Les grands chaperonnent les petits, autant en classe que dans la cour. « Il y a moins de cloisonnements, apprécie Julie Le Solleuz-Portka. Ils jouent tous ensemble, ce qui arrivait moins l'année dernière. » Un professeur de musique vient une



fois par semaine ; une enseignante d'anglais, deux fois. « Ces intervenants devaient être financés par l'Ogec et les parents, mais c'est l'Apel qui les a pris entièrement en charge », précise Cindy Rondet, consciente d'être soutenue dans son projet. « Au départ, les parents, étonnés de voir les enfants assis sur des ballons, se sont demandé si cela allait les aider à compter, mais ils sont maintenant rassurés, sourit Julie Le Solleuz-Portka. Et nous n'avons pas oublié la pédagogie "classique" : il y a des évaluations chaque vendredi du CE1 au CM2. » Dorénavant bien rodée, cette réorganisation pourrait intéresser d'autres petits établissements. « Il ne faut pas avoir

peur d'être flexible », prévient Cindy Rondet. Pourtant certains enseignants renâclent devant le multi-niveaux. « Le chef d'établissement peut prendre la décision, mais il faut impérativement que l'équipe suive », affirme Julie Le Solleuz-Portka. Avis partagé par Mélanie Curez, qui se souvient avoir rencontré lors de sa formation « des collègues, pour qui les plans de travail ne servaient qu'à un seul enfant et non à tout un groupe ». Et Cindy Rondet d'insister : « Il faut aider les enseignants à sortir de leur zone de confort. Se faire un peu violence, s'impliquer plus... »

Beaucoup d'investissement

L'implication est essentielle pour gérer les petites structures, où il faut souvent s'investir plus que la normale. Avec sa collègue, Cindy Rondet assure aussi le goûter, la garderie du soir et du matin ainsi que l'aide aux devoirs. « C'est du bénévolat, mais c'est notre choix de mettre la main à la pâte », reconnaît sans amertume la directrice, qui achète le chocolat de l'école sur ses propres deniers et fait parfois le ménage avant de partir le soir. Et l'année prochaine ? « C'est l'inconnu... », lâche-t-elle, tout en restant confiante. Moins d'enfants allégerait évidemment ses tâches, mais Cindy Rondet préférerait à l'inverse plus d'arrivants, et espère une fusion avec l'ensemble scolaire de Bourges-Centre, situé à 46 km. La directrice en attend « plus de projets pédagogiques », et espère à terme l'ouverture dans son école d'une classe de 6^e, avec un renforcement de l'enseignement des langues. « On a la superficie, alors autant en profiter pour accueillir plus d'élèves ! », conclut-elle avec optimisme.

RÉFORME DU LYCÉE

À Vitré : des équipes réactives et motivées

Organisation des E3C, conseils de classe repensés... Au lycée Jeanne-d'Arc, à Vitré (Ille-et-Vilaine), l'équipe met en place la réforme en expérimentant. Avec un point fort : la grande liberté de choix offerte aux élèves. Noémie Fossey-Sergent

« Nous avons décidé de laisser un choix total aux lycéens quant à leurs spécialités », annonce d'emblée Benoît de Parscau, chef d'établissement de l'institution Jeanne-d'Arc, à Vitré (Ille-et-Vilaine), qui comprend un lycée général mais aussi un lycée professionnel et technologique, un collège et une école. Neuf spécialités étant proposées aux élèves (toutes dispensées au lycée), cela a donné, pour les 1^{ers}, trente-trois menus différents ! Du sur-mesure qui a demandé un effort d'organisation à l'équipe. « On a échangé avec d'autres établissements. Certains nous ont conseillé un logiciel permettant d'établir les emplois du temps pour chaque situation », explique Benoît de Parscau. Les lycéens ont apprécié : hormis quelques-uns qui souhaitaient s'orienter vers des filières très précises (graphisme...), tous les élèves de 2^{de} sont restés en 1^{re} à Jeanne-d'Arc où ils ont trouvé leur bonheur dans les spécialités proposées. Les jeunes ont aussi majoritairement joué le jeu dans la composition de leurs menus de spécialités : seuls 38 d'entre eux sur les 190 élèves de 1^{re} ont reconstitué, par leurs choix, l'ancienne filière S. « Plus de 50 % optaient pour cette série, observe Céline Samson, directrice adjointe du lycée général. Beaucoup ont privilégié la curiosité et l'ouverture d'esprit. On les y a encouragés. Nous pensons, par exemple, que la spécialité Humanités peut être un atout pour les élèves qui veulent suivre des études de médecine. »

Les équipes du lycée ont aussi pu rencontrer celles des formations supérieures et avoir des garanties sur leurs attendus. « Nos homologues nous ont rassurés. Ils nous ont affirmé



Céline Samson, directrice adjointe du lycée général, et Benoît de Parscau, chef d'établissement, devant l'institution Jeanne-d'Arc, à Vitré.

qu'ils adapteraient leurs formats les six premiers mois de la première année, de façon à laisser aux élèves le temps de se remettre à niveau dans certaines matières si besoin, détaille Céline Samson. Mais aussi qu'ils prendraient en compte les compétences acquises via le tronc commun et pas seulement dans les spécialités, et regarderaient le péri-scolaire (bénévolat, implication dans une association sportive...). » Ce lien étroit avec l'enseignement supérieur, encouragé par la direction diocésaine qui organise des réunions communes régulières, a permis de tranquilliser les familles, parfois inquiètes à l'idée que les choix de leurs enfants impacteraient leur futur.

Du côté des élèves de 1^{re}, la réforme est plutôt ressentie comme positive. Émelyne qui veut devenir médecin, apprécie de rencontrer plus d'élèves par le jeu des spécialités et du tronc commun, même si elle note que le sentiment d'appartenance à une classe est moins fort : « On était très unis en 2^{de}, à présent on l'est moins mais c'est plus propice au travail. » Maïlyss estime, pour sa part, que le choix des spécialités dès la fin de 2^{de} l'a poussée à réfléchir plus en amont à son futur. Pour ce qui est de ces choix, chacun semble y trouver son compte. Mélanie, qui souhaite être kiné, a pu se constituer un profil très matheux, essentiel pour cette voie, en optant

pour les spécialités mathématiques, physique et SVT. Tandis qu'Éloïse, qui souhaite devenir éducatrice spécialisée, apprécie de pouvoir suivre des cours de mathématiques, de philosophie et de géopolitique, un panachage qui lui permet « de s'ouvrir sur le monde ». Enfin, Arturo a décidé de redoubler sa 1^{re} pour bénéficier de la réforme : « J'étais en S dans le public l'année dernière avec 12 de moyenne. Or pour faire Staps, il faut aussi être bon dans des matières moins scientifiques. Avec la réforme, je suis des cours d'économie, de géopolitique et de SVT, en plus de l'option sport. J'ai 16,5 de moyenne et donc un meilleur dossier pour être accepté. » Tous s'accordent en revanche pour dire que les emplois du temps sont chargés (30 à 36 h par semaine avec les options) et que les récentes E3C (Épreuves communes de contrôle continu) leur ont causé quelques insomnies : « C'était stressant ! Nous les passions pour la première fois et il fallait gérer en plus nos devoirs sur table tous les vendredis, les contrôles habituels de fin de trimestre et préparer le bac blanc de français ! », pointe Émelyne. Une pression continue, reconnaît Maïlyss, qui présente l'avantage « de pouvoir se rattraper au contrôle suivant si l'on s'est planté ».

Les professeurs principaux sur le pont

Les professeurs principaux ont dû eux aussi prendre de nouvelles marques. Dominique Alliaume, professeur principal qui enseigne l'histoire-géographie en tronc commun et la spécialité Histoire-géographie, géopolitique et sciences politiques (HGGSP), estime que cette réforme lui permet de mieux connaître ses élèves : « Un jeune peut poser problème en tronc commun et pas du tout en spécialités, voire au contraire s'y révéler. On le découvre en échangeant avec les enseignants et on considère davantage le jeune dans sa globalité, je trouve ça positif. » Pour ce qui est de l'orientation, mission qui lui incombe, elle a dû plancher à nouveau. « Jusqu'ici

professeur principal en ES, j'avais en tête des schémas bien rodés. La diversité de mes élèves désormais m'oblige à les revoir et à faire des recherches... » Enfin, les six professeurs principaux de 1^{re} ont pris l'habitude de se réunir chaque mois pour échanger leurs bonnes pratiques. Chez les enseignants de spécialité, l'enthousiasme est de mise malgré une charge de travail importante. Chantal Pihan, enseignante en spécialité Physique-chimie, s'est plongée dans les nouveaux programmes fin juin. Heureuse d'avoir face à elle des élèves « qui ont choisi d'être là », elle trouve



Arturo, Eloïse, Emelyne, Maïlyss et Mélanie, en 1^{re}, se sont adaptés aux nouvelles exigences de la réforme.

le niveau de son groupe similaire à celui d'une 1^{re} S, exigeant et de qualité. Elle s'inquiète en revanche pour les élèves qui n'auraient pas fait les bons choix : « Avant, il était possible de changer de filière, passer de S à ES par exemple. Aujourd'hui, un élève ne peut pas changer de spécialité en cours d'année. » Dominique Alliaume prend, elle aussi, beaucoup de plaisir dans ses cours de HGGSP : « Le programme est passionnant, en phase avec les enjeux de société actuels. On travaille sur les frontières, l'évolution de la démocratie... Mais le maîtriser nous a demandé beaucoup de travail. » Les trois enseignants de cette spécialité ont choisi de se partager sa lecture et de construire chacun une partie du cours qu'ils s'échangent entre eux. « Il y a ainsi un peu de tous les profs dans chaque cours et tous les élèves suivent le même, ce qui les rassure », souligne-t-elle.

Si l'envie des enseignants semble intacte, c'est aussi parce que tout ce qui concerne

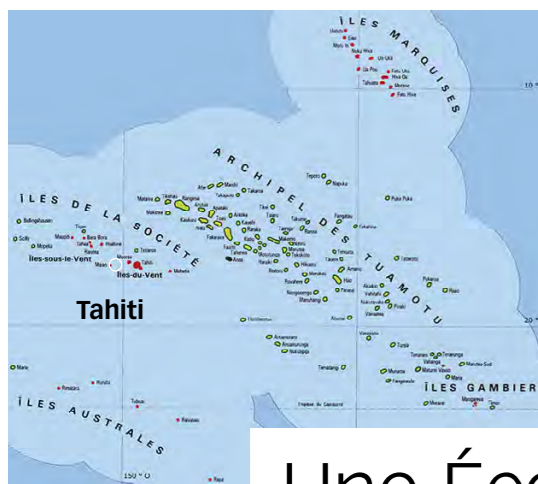
la réforme est discuté collégialement. Chaque mardi, un conseil de direction élargi rassemblant tous les niveaux est réuni, en plus de conseils pour chaque entité. Y sont discutés les détails de la mise en place des différents points de la réforme. Pour ce qui est des conseils de classe par exemple, que Jean-Michel Blanquer propose d'adapter, le lycée a choisi à la majorité d'expérimenter. Vient ainsi d'être testé un format double avec, pour chacune des six classes de 1^{re}, un premier conseil dédié au tronc commun au cours duquel est abordée l'ambiance générale du groupe en présence des élèves et parents délégués ; puis, un

deuxième conseil axé sur chaque élève qui rassemble les enseignants du tronc commun et ceux des spécialités. « Notre bilan ? Cela ne change pas grand-chose à ce que l'on faisait avant. Nous pensons donc revenir à un seul et unique conseil », affirme Benoît de Parscau. Autre piste à l'étude : transformer les réunions parents/profs en un mini conseil de classe. « Nous avons déjà opté pour des réunions avec deux enseignants au lieu

d'un afin de croiser les regards sur l'élève et de permettre aux parents d'échanger plus longtemps, précise Benoît de Parscau. Ce moment pourrait être l'occasion de leur remettre le bulletin scolaire, en imaginant que les deux enseignants aient été briefés avant par le professeur principal sur les points importants à partager avec la famille. » À suivre.



Chantal Pihan, enseignante de spécialité Physique-chimie.



Au lycée agricole Joseph-Taiohae des Marquises, des élèves de 2^{de} au travail.



Emmanuel Anestides, directeur de l'enseignement catholique de Polynésie.



Classe de terminale STL du lycée La Mennais de Papeete.



Marc Trescinski, responsable des laboratoires du lycée La Mennais.



Sortie scolaire pour les élèves de 6^e et 4^e du collège Anne-Marie-Javouhey de Papeete.



Une École catholique qui fait sens

L'enseignement catholique de Polynésie a su conserver son identité, un atout précieux dans une société en perte de repères. Soucieux de former ses enseignants et d'innover, son réseau est fier de ses résultats. Esther Cunéo

« Nous sommes là où les congrégations se sont installées au départ », explique Emmanuel Anestides, directeur de l'enseignement catholique de Polynésie. Près de 150 ans plus tard, le réseau représente 20% des jeunes scolarisés, soit 11 128 élèves. Ses vingt-deux établissements se trouvent à Tahiti, Rikitea, aux îles Marquises et à Makemo (dans l'archipel des Tuamotu). L'île principale (Tahiti) totalise à elle seule une quinzaine de structures, fondées pour la plupart par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, et les Frères de La Mennais. Et l'École catholique polynésienne n'a pas à rougir de ses résultats ! Les rapports successifs de la chambre territoriale des comptes lui reconnaissent un enseignement de qualité, avec des taux de réussite de 92,3% au brevet (DNB), 96,5% au bac général, 88,5% au bac professionnel. Un succès que le directeur diocésain attribue à plusieurs facteurs comme « la qualité de l'accompagnement des élèves », ou encore « les rendez-vous liturgiques de l'année » qui donnent « un sentiment d'appartenance » dans une société « en perte de repères ». Cette fragilité est aussi pointée par sœur Marie-Joseph Ikai, vice-provinciale des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny : « Beaucoup de jeunes n'ont plus aucun cadre à la maison, leurs parents n'en ayant plus eux-mêmes. » D'où la recherche d'une présence religieuse plus

prégnante dans les internats, comme celui de Sainte-Anne d'Hiva Oa, aux Marquises, ou le foyer des jeunes filles Maria No Te Tiaturi, à Papeete. « Nous enseignons autrement en proposant une éducation humaine et spirituelle. Nous essayons surtout de transmettre des valeurs chrétiennes qui n'existent plus dans certaines familles », déclare la religieuse. Les valeurs, Thierry Heiarri Pousset, directeur du collège Anne-Marie-Javouhey, à Papeete, en a fait sa priorité. La solidarité, et la fraternité en particulier, en favorisant l'inclusion. L'établissement accueille ainsi soixante élèves atteint de troubles dys, auxquels s'ajoutent 10% d'élèves porteurs de handicap, scolarisés au titre du dispositif Ulis (Unités localisées pour l'inclusion scolaire).

Rayonner vers l'extérieur

Relation avec Dieu, les autres, et le monde : le projet diocésain entend fédérer autour de ces trois axes. « Il s'agit de redonner du sens, argumente Emmanuel Anestides. On invite chacun à interroger sa foi, son rôle au sein de la communauté, et le rayonnement des valeurs vers l'extérieur. » Le collège-lycée La Mennais de Papeete, par exemple, met un point d'honneur à ce que toutes les classes participent à un projet caritatif. « C'est la philosophie de notre réseau de construire l'homme

dans sa globalité : la tête, les jambes mais aussi le cœur », souligne le chef d'établissement Valérie Faua. Parmi les difficultés rencontrées : les infrastructures vieillissantes dont sont dotés les établissements, en particulier dans les îles, comme le collège Sainte-Anne à Hiva Oa, ou le collège Saint-Raphaël de Rikitea. Par ailleurs, en Polynésie, comme en métropole, le 1^{er} degré connaît une lente érosion de ses effectifs pour des raisons démographiques. « On a un déplacement de population vers le 2^d degré », note Emmanuel Anestides. À la rentrée, il faudra d'ailleurs fermer sept classes primaires et réorienter les moyens vers le secondaire. Dans ce contexte, la direction diocésaine cherche plus que jamais à se démarquer du public et à consolider au primaire les fondamentaux : lire, écrire et compter. « Plutôt que de mettre des heures supplémentaires au collège, nous nous concentrons sur les premiers apprentissages, ajoute le directeur diocésain. Nous faisons un gros travail sur la maîtrise de la langue française écrite. » Ainsi, après une phase de test dans six collèges, un lycée et une école primaire, le projet de certification Voltaire devrait s'étendre à tout le 1^{er} degré l'année prochaine. Si les congrégations ont aujourd'hui délégué au diocèse la tutelle de la plupart de leurs écoles, elles gardent quelques établissements de prestige.

Un exemple : celui des frères de La Mennais. Ce groupe scolaire de Papeete accueille plus de 2 200 élèves – collège et lycée confondus. « C'est une affaire de famille, explique Valérie Faua, la plupart des parents qui inscrivent leurs enfants chez nous sont eux-mêmes passés par là, et leurs parents avant eux. » Dans sa 150^e année, le lycée La Mennais a choisi de miser sur les sciences. Une politique insufflée dans les années 1980 par le frère défunt Jean-Pierre Boissière, professeur de physique-chimie. Depuis, le lycée a étoffé son offre de formations avec un Bac STI2D (Sciences et technologies de l'industrie et du développement durable), et un bac STL (Sciences et technologies de laboratoire). Mais l'établissement s'est surtout doté de laboratoires très bien équipés qui contribuent d'ailleurs à attirer les élèves. En cours de microbiologie, les 1^{res} STL observent des souches bactériennes. Blouses blanches sur le dos, les chercheurs en herbe ont parfois déjà une idée assez précise de ce qu'ils veulent faire plus tard. « Je veux me spécialiser dans le corps humain, pour entrer dans la police scientifique », confie Kailii, du haut de ses 16 ans. D'autres visent médecine ou une prépa ingénieur. La Mennais est également le seul établissement de Polynésie à proposer le BTS Bioqualité. Équipé de machines spécialisées, son laboratoire, unique en Océanie française, attire des étudiants venus de Nouvelle-Calédonie. « On forme des qualitatifs, des spécialistes du contrôle qualité », indique Marc Trescinski, responsable des laboratoires. C'est que la demande



Les chants sont suivis de l'étude de la Bible, dans cette classe de terminale du lycée La Mennais.

de personnels dans l'industrie agro-alimentaire est très importante en Polynésie !

À 20 000 km de la France

Mais la direction diocésaine prête aussi une attention particulière à l'intérêt grandissant des parents pour les pédagogies alternatives, comme Montessori et Freinet. « Avant, c'était une niche ; aujourd'hui, on s'interroge sur ce qu'il est bon de faire, indique Emmanuel Anestides. On est à 20 000 km de la France, perdu dans le Pacifique. On a besoin de conseils. » C'est la raison pour laquelle la direction

diocésaine cherche à se rapprocher de la métropole pour développer de nouveaux partenariats et s'inspirer de formations « plus innovantes », à l'instar des classes inversées, ou des *serious games* (jeux sérieux). En lien avec le Laboratoire des initiatives du Secrétariat général de l'enseignement catholique, une délégation polynésienne est venue l'année dernière à la rencontre de certains diocèses et établissements, à Paris, Strasbourg, Blois et à La Roche-sur-Yon. « La société évolue, commente Sarah Lii, chargée de la pédagogie à la direction diocésaine. Il nous faut faire autrement avec les élèves d'aujourd'hui. »

UNE PRIORITÉ, LA FORMATION

Les enseignants polynésiens se professionnalisent désormais à l'École des cadres missionnés (ECM) de Montrouge (92). Une première cohorte de vingt personnes – dirigeants, coordinateurs et formateurs – ont validé leur formation en 2018, une deuxième de vingt-sept personnes sera formée fin 2020. Initié en 2016, après une vague de départs à la retraite, ce partenariat a permis de former une cinquantaine de cadres, pour la plupart en poste. « Ces formations répondent aux besoins des équipes, précise Sarah Lii, chargée de la pédagogie à la direction diocésaine de Papeete. Contrairement aux cursus universitaires, elles ont la particularité d'être professionnalisantes, avec une analyse approfondie de la posture réflexive. » Le parcours sur deux ans se décline en six sessions avec un accompagnement sur le terrain. Le diocèse a par ailleurs signé des conventions-cadres avec l'ISP-Faculté d'éducation de Paris, ou l'Ifucome (Institut de formation aux métiers de l'enseignement) d'Angers. Elles permettent la venue de formateurs sur des objets de formation particuliers. EC



© V. LERAY

Véronique Albanel Sur un chemin d'hospitalité

Docteur en philosophie, Véronique Albanel est passée d'une carrière de juge administratif à la présidence de JRS France (Jesuit Refugee Service). Défendre la cause des réfugiés lui permet d'unifier sa vie et de cultiver l'espérance.

Virginie Leray

« J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli. » (Mt 25, 35) Ces versets servent de boussole à Véronique Albanel, membre de la première heure de l'association JRS France (Jesuit Refugee Service), dont elle assure la présidence depuis presque trois ans. Traits délicats et silhouette élancée, la soixantaine élégante, cette enseignante du Centre Sèvres, par ailleurs maître de conférence à Sciences Po Paris, évoque volontiers son « admiration pour le nomadisme » et le respect que lui inspirent « ces vies contraintes à l'exil et la résilience déployée face aux épreuves ».

Cette empathie pour les migrants s'enracine dans sa propre enfance d'expatriée. Née au Maroc, elle a grandi au Venezuela, puis aux États-Unis et en Italie, au fil des affectations professionnelles de son père, cadre chez Saint-Gobain. « J'ai vécu, certes dans des conditions très privilégiées, le déracinement, la nécessité de quitter ses amis pour s'en faire de nouveaux, le choc culturel... et climatique », confie celle qui garde un souvenir transi de sa découverte de la neige, à 13 ans.

S'indigner du recul des droits

L'adaptation à Paris, où elle est arrivée à 18 ans pour faire ses études à Sciences Po, lui a semblé particulièrement difficile. Cette ville pressée et fermée lui renvoie l'image « d'une patrie peu accueillante, trop éloignée de l'idéal humaniste des Lumières qui lui est associé », assène-t-elle, tout en reconnaissant une part de responsabilité dans cette expérience douloureuse. « L'hospitalité est un chemin de réciprocité et mon peu d'envie de m'intégrer à l'époque a aussi joué : deux ans plus tôt, le décès de l'aîné de mes trois frères m'avait conduit à me retrancher dans une sorte de réserve, de carapace protectrice. » Le pilote de chasse qui deviendra son mari, rencontré quatre ans plus tard, parviendra toutefois à fissurer cette « armure ».

Dijon, Orange, Colmar... Commence alors une nouvelle vie de déménagements, rythmée par les mutations militaires et

la naissance de six enfants. « La famille, noyau fabuleux d'amour et de tensions, de joies et de chagrins, c'est pour moi ce qui perdure lorsque tout le reste doit être quitté du jour au lendemain. C'est sans doute l'un des enseignements que peut apporter l'expérience de l'exil : apprendre à distinguer l'accessoire de l'essentiel. »

Pour autant, Véronique Albanel n'est pas femme à s'épanouir dans le cercle exclusif du foyer. Elle opte pour une carrière de juge administratif qui, sans lui correspondre vraiment, autorise une part de travail à domicile et facilite les mobilités. Mais c'est presque avec soulagement qu'elle quitte ses fonctions, à la naissance de son sixième enfant, après quinze années d'exercice. Tout en reconnaissant la qualité du travail et la probité des magistrats, elle s'indigne du recul des droits aujourd'hui : « Les politiques actuelles incitent à faire du chiffre et déshumanisent la justice, comme en attestent les poursuites engagées contre la militante d'Amnesty International, Martine Landry, âgée de plus de 70 ans, ou le sort absurde réservé aux "dublinés", ces migrants reconduits dans le premier pays européen où ils ont été enregistrés comme le veut le règlement dit de Dublin. Ou encore l'allongement des délais de rétention prévu par la loi Asile et immigration de 2018 ». Inquiète qu'un tel raidissement conduise à une « défiance généralisée », elle salue l'activité de plaider et de contentieux portée par des associations comme JRS France, et continue d'espérer la fin des affrontements idéologiques : « L'État devrait se donner les moyens de lutter contre les détournements et les abus, en s'appuyant par exemple sur l'expertise associative, plutôt que d'aggraver la vulnérabilité des plus fragiles en durcissant sans cesse les lois. »

Après l'aridité du droit, Véronique Albanel, stabilisée géographiquement en région parisienne, se plonge avec délice dans des études de théologie et de philosophie au Centre Sèvres, puis dans l'enseignement. « Alors que la question de la Shoah me taraudait, j'ai découvert Hannah Arendt : elle m'a fait comprendre que si l'action sans la pensée est dangereuse, la pensée coupée

de l'action est stérile. L'aventure de JRS France, en 2007, a commencé à point nommé pour m'aider à unifier ma vie. »

La foi en l'humain

Depuis, Véronique Albanel a participé au lancement du programme d'hospitalité JRS Welcome en 2009, proposé à des familles ou communautés religieuses, et a hébergé chez elle une quinzaine de demandeurs d'asile : « On n'est pas hospitalier par nature, cela s'apprend. JRS France offre un cadre sécurisant et un suivi sur-mesure qui permettent de convertir les appréhensions, réciproques et légitimes, en joie de la rencontre. »

Véronique Albanel aime aussi insister sur tout ce que ses hôtes de passage lui ont apporté : « Ils nous ont aidés à nous décentrer des tracasseries et du quotidien, à retrouver le plaisir simple de prendre un repas ensemble... Ce n'était pas toujours évident, il y a dix ans, avec de grands ados à la maison et mon benjamin qui démarrait le collège et n'obtenait pas les résultats attendus... Je me rappelle notamment qu'il s'était mis à apprendre à lire à un jeune Kurde, avec une patience et un talent pour la relation qui m'avaient bluffée. Cela nous avait permis de sortir des crispations liées au stress scolaire, en retrouvant un regard positif sur lui. » Aujourd'hui étudiant, son benjamin fait fructifier les leçons de vie données par les migrants accueillis, comme ses aînés qui partagent tous le goût de l'engagement social et de l'étranger. « Nos jeunes, qui seront peut-être de futurs réfugiés



À LIRE
Véronique Albanel,
La Fraternité bafouée – Sortir de la peur du « grand remplacement », L'Atelier, 2018.

climatiques, ont beaucoup à apprendre des personnes déplacées par force », confirme Véronique Albanel, toujours ravie d'évoquer les jeunes recrues brillantes de JRS France qui ont préféré un travail ayant du sens à des postes plus rémunérateurs ou prestigieux. « Je suis convaincue que JRS France aide à sortir de soi, à se risquer », confie celle qui se prépare à reprendre l'accueil après un temps d'interruption : « Comme dans mon adolescence, je traverse à nouveau un temps difficile... mais la foi en l'humain demeure et c'est elle, ou peut-être cette rencontre avec la jeune Iranienne que j'attends, qui m'aidera à continuer à cultiver l'espérance. » Preuve que Véronique Albanel est décidément de ceux qui s'emploient à rechercher, dans l'étranger, la promesse de l'ange annoncée dans l'Épître aux Hébreux (He 13,2).



AUX CÔTÉS DES RÉFUGIÉS

C'est en 2009 que l'association JRS France (Jesuit Refugee Service), qui compte aujourd'hui quarante-deux antennes, a lancé le programme JRS Welcome, le premier des sept programmes d'accompagnement proposés aujourd'hui aux demandeurs d'asile et réfugiés. Il a permis d'héberger 850 personnes l'an dernier, dans des familles qui se relaient toutes les quatre à six semaines et qui sont suivies par une équipe bénévole de coordination, en s'appuyant sur une charte des bonnes pratiques d'accueil. Ce cadre rassurant, soucieux de la protection des acteurs, facilite les engagements au service d'une rencontre authentique. Ateliers interculturels entre jeunes, cours de français, aide à l'insertion professionnelle, accompagnement juridique ou encore séjours en milieu rural complètent les propositions faites aux personnes déplacées par force. Au-delà de ces actions de terrain, JRS France mène aussi une activité de plaider, au niveau français et européen. VL

1. JRS France est une association qui accompagne les demandeurs d'asile et les réfugiés. Pour en savoir plus : www.jrsfrance.org

« J'ai pris conscience de la misère des gens »

Le 24 janvier dernier, au collège-lycée La Salle – Passy-Buzenval, à Rueil-Malmaison (92), 250 étudiants en BTS et en classes préparatoires ont participé à une journée sur les fractures sociales en France. Un temps de réflexion et de débat organisé en partenariat avec les Semaines sociales de France...



Cinq lycées franciliens¹ dotés d'un pôle post-bac ont organisé en janvier dernier une manifestation sur le modèle des Semaines sociales de France (SSF). « Avec un contenu et des conférences de qualité sur un sujet d'actualité, les SSF complètent ce que nous faisons avec les jeunes, explique Florence Lefauchoux, responsable de la pastorale à Passy – Saint-Honoré (Paris). Mais le fait qu'elles soient organisées un week-end, et parfois en province, les rend difficilement accessibles à nos étudiants. C'est pourquoi nous avons réfléchi à un autre format. »

Le travail effectué en partenariat avec les SSF s'est échelonné dans le temps. Quelques volontaires des cinq établissements ont participé aux SSF en novembre dernier à Lille. Ensuite, par petits groupes, les étudiants se sont appuyés sur des cas précis, pour partir à la découverte des différentes formes que revêtent les fractures françaises. Ils ont rencontré durant plusieurs mois des personnes handicapées, des jeunes qui ont des problèmes scolaires ou encore d'anciens détenus. Cela leur a permis de réaliser un premier état des lieux et

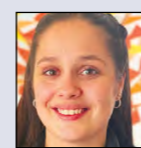


© L. FAUTHOUX
Temps de rencontre en petits groupes avec des associations.

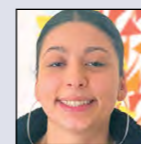
d'imaginer des solutions pour aider ces personnes à vaincre leurs difficultés et à s'insérer dans la société. Dans un second temps, le 24 janvier dernier, 250 jeunes sont venus rendre compte de leur démarche au collège-lycée La Salle – Passy-Buzenval, à Rueil-Malmaison (92), devant leurs camarades, avant d'écouter trois grands témoins. Le père Jacques Turck, du diocèse de Nanterre (92), leur a présenté l'enseignement social de l'Église. « Face à ce qui nous révolte dans la société,

nous devons tous prendre notre part de responsabilité, a-t-il martelé. Nous sommes obligés de nous engager. » Pierre-Yves Stucki, chef d'entreprise et vice-président des SSF, a montré comment cet enseignement résonnait dans son activité professionnelle, à travers l'écoute attentive de ses salariés et leur association aux résultats. Alice Le Moal, élue locale, leur a présenté son parcours – de ses premiers pas dans le scoutisme à son militantisme politique. « J'avais envie de rendre ce

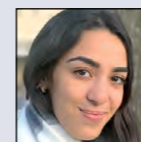
CINQ ÉTUDIANTS DE LYCÉES CATHOLIQUES D'ÎLE-DE-FRANCE TÉMOIGNENT.



Maylis, 2^e année de BTS Support à l'action managériale, Le Rebours, Paris : J'ai réalisé, avec d'autres camarades, une enquête sur la réinsertion des anciens détenus. Avant d'aborder ce sujet, je ne m'étais jamais souciée de leur avenir. Cela a été une véritable découverte. Nous avons cherché à comprendre pourquoi ils étaient à ce point rejetés par la population. En réfléchissant aux moyens de les aider à s'en sortir, j'ai repensé à la conférence d'un sociologue que nous avons écoutée lors de notre participation, avec d'autres étudiants de BTS, aux Semaines sociales de France (SSF), en novembre dernier à Lille. Il avait décrit les fractures de la société française. Ce sujet est devenu plus concret grâce à ce travail avec les détenus et m'a donné envie de m'engager.

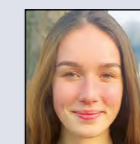


Paloma, 2^e année de BTS Support à l'action managériale, Le Rebours : Comme Maylis, j'ai participé à ce travail avec d'anciens détenus. J'ai été choquée quand j'ai appris que seules 30% des personnes qui avaient fait de la prison arrivaient à s'insérer dans la société. C'est très peu. Les moyens consacrés à leur accompagnement sont insuffisants. Alors, oui, il faut aider son prochain, en bon samaritain, et lutter contre toutes les formes de discrimination. Et c'est aussi l'affaire des jeunes, pas uniquement de nos parents ou grands-parents. Plutôt que de le faire chacun de notre côté, agissons tous ensemble !



Sarah-Inès, 2^e année de BTS Commerce international, Bury-Rosaire, Margency (95) : J'ai aussi eu la chance de faire partie des quelques élèves qui ont participé aux SSF à Lille. C'était sur la base du volontariat. Je trouvais intéressant de réfléchir sur le thème de la fracture sociale et d'écouter des témoignages. J'ai été marquée par celui sur les migrants mais aussi par une femme qui décrivait ses conditions de travail et sa façon de vivre dans une grande pauvreté. C'était terrible... Il y a des choses

que l'on ne peut pas accepter et auxquelles on ne peut pas s'habituer, comme le fait de dormir dans la rue. Je veux aider les autres.



Anne-Cécile, 1^{er} année de BTS Communication, Passy – Saint-Honoré, Paris : Moi aussi j'étais à Lille. J'ai trouvé regrettable qu'il n'y ait pas davantage de jeunes. Nous étions les seuls ! Et ici, pour nos Semaines sociales des jeunes, ce serait bien qu'il y ait plus d'adultes. Pourquoi ne pas fusionner les deux manifestations ? L'apport des adultes est important. Aujourd'hui, par exemple, le témoignage de l'association qui nous a parlé des migrants, m'a donné le sentiment qu'il n'y a pas de fatalité. On peut aider les autres à aller mieux. Je trouve que c'est très utile de nous proposer ce type de témoignage. Car souvent, on a envie d'agir mais on ne connaît pas les associations et ce qui les caractérise. On ne sait pas celles qui nous correspondraient le plus. C'est pourtant important quand on veut donner !



Baptiste, 1^{er} année de BTS Commerce international, Bury-Rosaire : Je n'ai participé ni à des projets spécifiques ni aux SSF de Lille. Mais je suis venu ici avec ma propre expérience. L'histoire a commencé lors d'un cours d'économie. Le prof nous a parlé de H&M qui avait détruit des vêtements invendus dans un pays où ceux qui les fabriquent n'ont pas les moyens de les acheter. Ça m'a révolté. J'ai pris conscience de la misère des gens et, notamment chez nous, de ceux qui vivent dans la rue. J'ai alors décidé de faire des maraudes avec des camarades pour leur apporter ce dont ils ont besoin d'un point de vue matériel mais aussi du réconfort. C'est peu, disent certains, mais on ne fait pas ça pour rien : par notre geste, nous embellissons le monde et changeons les choses, même si on sait que ce que nous faisons, à notre échelle, ne va pas résoudre tous les problèmes.

Propos recueillis par Laurence Estival

que j'ai reçu », a-t-elle mis en évidence, pointant aussi en quoi son action était fidèle à la phrase d'Ignace de Loyola, le fondateur de l'ordre des jésuites : « En toute chose, aimer et servir. » Une devise qu'elle s'est fait tatouer sur le bras pour ne pas oublier les fondements de son engagement. Ce travail de réflexion et d'échanges s'est ensuite poursuivi avec des « tables inspirantes ». Pendant près d'une heure, et par petits groupes de quatre, les étudiants ont pu, comme dans les SSF, rencontrer et poser toutes leurs questions à des responsables d'associations

ou des personnes venues évoquer leur trajectoire et la cause qu'ils avaient choisi de défendre. « C'est une expérience enrichissante pour chacun. Les jeunes avaient envie que leur travail soit partagé. Et les témoignages des personnes engagées ont nourri leur réflexion. L'École doit être un lieu de débat », a conclu Dominique Quinio, présidente des SSF, prête à renouveler l'expérience. **Laurence Estival**

1. Passy – Saint-Honoré, Le Rebours et Saint-Vincent-de-Paul, à Paris ; Bury-Rosaire, à Margency (95) ; La Salle – Passy-Buzenval, à Rueil-Malmaison (92).

« Face à ce qui nous révolte dans la société, nous devons tous prendre notre part de responsabilité. Nous sommes obligés de nous engager. »

PÈRE JACQUES TURCK



© D.R.

« La question qui se pose est celle de l'humain »

Connu dans le monde pour ses recherches sur le rapport des jeunes au savoir, Bernard Charlot est actuellement professeur invité à l'université de Sergipe, au Brésil. Son dernier livre, « Éducation ou barbarie », est percutant. Il souligne la nécessité de partager une certaine vision de l'Homme pour enseigner. Propos recueillis par Nicole Priou

Vous avez consacré quatre années de votre vie à l'écriture de votre dernier ouvrage, *Éducation ou barbarie*. Que reste-t-il de ce travail au long cours ?

Bernard Charlot : Il me confirme dans l'idée qu'il faut réintroduire la question de l'Homme dans la réflexion sur l'éducation. J'en avais déjà le sentiment depuis la publication, l'année dernière, d'un texte en portugais sur « le retour de la barbarie ». J'y évoquais la difficulté croissante que nous avons à définir une frontière entre ce qui est humain et ce

qui ne l'est pas, à dire quelles valeurs et quels comportements doivent être défendus par l'Homme. La question qui se pose est celle de l'humain. Ce n'est pas seulement une question d'éducation, c'est une question sociale plus large, qui vise à réintroduire l'Homme dans la façon dont nous pensons notre société et les relations entre les gens dans cette société.

Pourquoi est-ce essentiel ?

B. C. : Parce que la question de l'Homme a été abandonnée par

les pédagogues. Actuellement, les professeurs qui contestent la pédagogie dite « traditionnelle » se réfèrent à une pédagogie « nouvelle » qui a, en fait, cent cinquante ans et qui ne correspond pas bien à la situation actuelle. Nous n'avons pas de pédagogie anthropologiquement constituée et cohérente, que nous pourrions nommer « contemporaine ». En fait, en tant que parents et en tant qu'enseignants, nous vivons de bricolages hybrides et instables. Récemment, je pensais à la jeune

militante écologiste Greta Thunberg. Quand elle a voulu dire quelque chose d'important, provoquer une réaction, qu'a-t-elle fait ? La grève de l'École. L'École ne lui est pas apparue comme un lieu où elle pourrait parler du futur, du monde, de la jeunesse et lancer un appel. Elle a été efficace en faisant une grève de l'École. Et ça, finalement, c'est grave. L'École est devenue pour les jeunes un lieu de concurrence permanente, de compétition déchaînée et non pas un lieu où on peut poser la question du sens et du futur.

On rappelle souvent que l'École a trois missions : instruire, éduquer, socialiser. Vous insistez dans votre ouvrage sur la seconde : éduquer. Aurait-elle été négligée ?

B. C. : Une bonne partie de mon travail depuis plusieurs années consiste à réfuter le clivage entre instruction et éducation. Je me refuse à liquider le savoir au nom de l'éducation. Mais je refuse aussi une instruction qui n'a pas de sens. On ne doit pas choisir entre éducation et instruction. Si l'instruction n'a pas de sens, il faut y renoncer. Si l'instruction a du sens, elle contribue à l'éducation. Au niveau anthropologique, je défends l'idée que l'éducation est un triple processus d'humanisation, de socialisation et de singularisation. Au niveau didactique, je défends ce que j'appelle « l'équation pédagogique fondamentale » suivante : apprendre = activité intellectuelle + sens + plaisir.

Quel lien existe-t-il entre vos recherches sur le rapport au savoir et celles sur la question anthropologique ?

B. C. : Toutes deux posent la question centrale du sens. On peut enseigner des mathématiques qui ont du sens, ou les aborder comme quelque chose qui n'en a pas. Même chose pour l'histoire, la biologie et toutes les autres matières. À partir du moment où l'on pose comme exigence que l'instruction ait du sens, la dichotomie entre instruction et éducation disparaît. Cela offre une clé pour le travail quotidien dans la classe. Dans mes conférences au Brésil, parfois en Argentine et en Uruguay, quand on me

demande quoi faire, je réponds que cela dépend de la situation et du contexte. Mais le point de repère, c'est cette équation pédagogique : apprendre = activité intellectuelle + sens + plaisir. Si vous réussissez à faire passer ce message dans vos classes, vous aurez résolu le problème le plus difficile.

La spiritualité chrétienne, qui a contribué à fonder des pratiques pédagogiques émancipatrices, n'est-elle pas une ressource pour ce fondement anthropologique que vous appelez ?

B. C. : Le travail d'investigation anthropologique pose question pour tout homme – chrétien ou pas –, puisque c'est une quête de la définition même de ce qu'est un être humain. Je crois qu'une perspective chrétienne est tout à fait légitime, parce qu'elle cherche une réponse à la question du sens. Mais elle

« Est-ce que votre foi et la question du sens interviennent dans votre enseignement et comment ? »

BERNARD CHARLOT

propose une réponse là où mon travail consiste plutôt à poser des questions. Je ne prétends pas dire de quel type d'homme il faut parler en éducation car cela suppose des choix idéologiques, politiques, religieux... Je renverrais la question aux éducateurs chrétiens en leur demandant : est-ce que votre foi et la question du sens interviennent dans votre enseignement et comment ? Ou êtes-vous simplement dans une école privée qui participe à la compétition généralisée de notre société ? N'oubliez pas que je vis au Brésil, avec un gouvernement d'extrême droite qui s'appuie fortement sur les milieux évangélistes, pentecôtistes. Pour nous, qui travaillons dans une université, y compris pour les collègues chrétiens, c'est une véritable catastrophe que ce gouvernement, qui considère, tout comme l'extrême droite chrétienne, qu'il faut armer la population. Est-ce compatible avec Jésus, qui prône l'amour et la solidarité ? Ce qui me semble important, c'est d'ouvrir la question, y compris en milieu chrétien : qu'est-ce qui est fait au nom d'une anthropologie

chrétienne ? Quelle anthropologie ? Qu'est-ce qui est fait du point de vue social et du point de vue éducatif ? Évidemment, je n'ai aucun problème avec la théologie de la libération qui vise à rendre dignité et espoir aux pauvres et aux exclus, ni avec le pape actuel.

Vous soulignez, dans un chapitre consacré au sujet, que les neurosciences renforcent les logiques de concurrence.

Des travaux issus d'autres disciplines gagneraient-ils à être connus ?

B. C. : Je n'ai rien contre les neurosciences, mais je dénonce ce que j'appelle le « neurocharlatanisme ». Les neurosciences méritent attention, y compris le livre de Stanislas Dehaene sur les « neurones de la lecture » qui est intéressant. Les neurosciences produisent des résultats sur l'optimisation des processus de mémorisation et d'apprentissage, mais ce n'est qu'un petit champ et il y en a bien d'autres qui sont importants. Je récuse toute généralisation hâtive qui conduit à appliquer à des domaines complexes ce qui s'observe du fonctionnement du cerveau – et tout charlatanisme qui s'habille d'un discours « neuro ».

Quels autres champs faudrait-il explorer ?

B. C. : La sociologie, la psychanalyse, l'histoire, les sciences de l'éducation... Il ne s'agit pas d'inventer une science miracle, mais de mobiliser les connaissances qui permettent de comprendre ce qui se passe dans les familles, dans les classes, éventuellement dans les entreprises, en matière d'éducation et de formation aujourd'hui. Je pense donc qu'il faut ouvrir davantage la formation des enseignants. Il y a des choses que, personnellement, j'introduirais. Par exemple, les questions et les principaux résultats de la paléanthropologie – que j'essaie de présenter dans mon livre. Cela me semble difficile de former des enseignants sans qu'ils aient la moindre idée de la façon dont l'espèce humaine actuelle est advenue. Ainsi, ils ne savent pas, en général, qu'il y

a eu plusieurs espèces humaines. Ils ne savent pas non plus quelles sont les orientations actuelles de la génétique – l'épigénétique. Nous ne recevons pas un matériel génétique immuable et stabilisé, nous recevons des possibilités génétiques qui vont être actualisées ou pas en fonction de ce qui se passera dans notre vie.

Il nous faut donc enrichir la formation des enseignants...

B. C. : Je milite pour une formation des enseignants qui prenne en compte le processus d'humanisation. Mais je pense qu'il faudrait porter aussi plus d'attention au processus de singularisation. Les enseignants sont habitués à travailler avec des groupes, on devrait les inciter à aborder l'éducation sous l'angle de la singularisation. Quand j'enseignais à Paris 8, je donnais un cours sur le thème de l'École en banlieue, dans lequel j'exigeais de mes étudiants qu'ils fassent au moins un entretien approfondi avec un élève. Parfois, les étudiants/enseignants résistaient en disant : « Les élèves, on en voit tous les jours, on les connaît. » J'insistais en soulignant qu'ils avaient une connaissance des groupes d'élèves, mais qu'ils n'avaient probablement jamais eu l'occasion de passer une heure avec un élève en particulier, en écoutant ce qu'il avait à dire sur son expérience de l'École.

Le mot « solidarité » revient avec insistance dans votre livre. Comment développer à l'École cette valeur, en rupture avec la compétition ambiante ?

B. C. : La logique dominante qui empoisonne nos vies – pas seulement en éducation, pas seulement dans la classe –, c'est celle de la concurrence généralisée. Donc, si on veut essayer de changer des choses dans l'École – sans prétendre faire de miracle car il faut aussi changer la société –, l'ennemi fondamental, c'est cette logique de la concurrence. Comment fonctionne-

t-elle dans nos classes ? À travers le mode d'évaluation. On ne changera pas l'École si on ne revoit pas les modes d'évaluation. Ça veut dire quoi ? Faisons confiance aux enseignants qui en général sont inventifs et créatifs.

Donnez-nous un exemple ?

B. C. : Je vais vous dire comment j'ai résolu ce problème ici, dans mon enseignement à l'université : je communique les questions aux étudiants au moins un mois avant l'interrogation. Comme ils savent que ces questions vont tomber, la grande majorité d'entre eux les étudie (mais pas tous : quelques-uns n'ont pas le temps, n'ont pas envie...). Ils peuvent même travailler en groupe

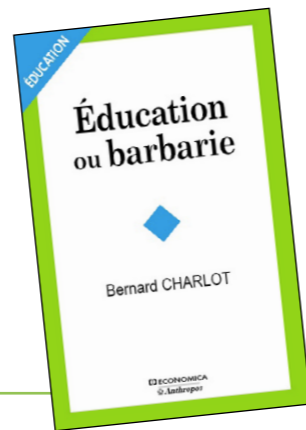
« L'ennemi fondamental, c'est cette logique de la concurrence. »
BERNARD CHARLOT

pour préparer ensemble les réponses. Or, qu'ils étudient, c'est justement mon objectif. Dès lors, il me « suffit » de trouver une dizaine de questions qui correspondent à ce que je veux que les étudiants aient appris et compris en matière de savoirs, de méthodes... J'utilise donc l'évaluation comme moyen pédagogique pour que les étudiants apprennent, et non comme un procédé pour les hiérarchiser. La première chose pour changer l'École, c'est de s'opposer à cet esprit de concurrence généralisée, de mettre en œuvre des pratiques qui ne cultivent pas la compétition – sauf, sur certains points et en certains moments, une compétition avec soi-même, sans effets institutionnels.

Existe-t-il d'autres leviers pour promouvoir la solidarité ?

B. C. : Sur cette question de la solidarité, on sait ce que Freinet, par exemple, a mis en place, les bénéfices d'une pédagogie de projet, ce qui se fait à l'École Vitruve à Paris, ce qui se vit au Portugal dans l'École da Ponte... Il y a une histoire, des expériences collectives sur lesquelles on peut s'appuyer. Le problème n'est pas

que les enseignants ne savent pas faire en matière de solidarité, le problème, c'est qu'ils sont pris à la gorge parce qu'ils manquent de temps. C'est le verrou qu'il faut faire sauter. Nous, enseignants, vivons des situations absurdes : nous passons notre temps à courir pour faire des choses que nous n'avons pas le temps de faire, avec des élèves qui ne vont pas avoir le temps de les apprendre et bien souvent sans que cela ait du sens. Il faut arrêter la machine folle. Si on ne sort pas de ces pratiques, on ne changera rien sur le fond.



Quel type d'Homme former ?

Bernard Charlot est professeur émérite en sciences de l'éducation à l'université Paris 8, et actuellement professeur invité à l'université de Sergipe au Brésil. Dans son dernier ouvrage, il poursuit sa réflexion sur la question du sens apporté à l'éducation pour la construction de l'Homme, fustigeant la course aux performances des pédagogies actuelles qui se font au détriment d'une éducation humaniste. Une contribution anthropo-pédagogique contemporaine essentielle aux débats sur l'avenir de notre monde.

Bernard Charlot
Éducation ou barbarie
Economica
336 p., 29 €.



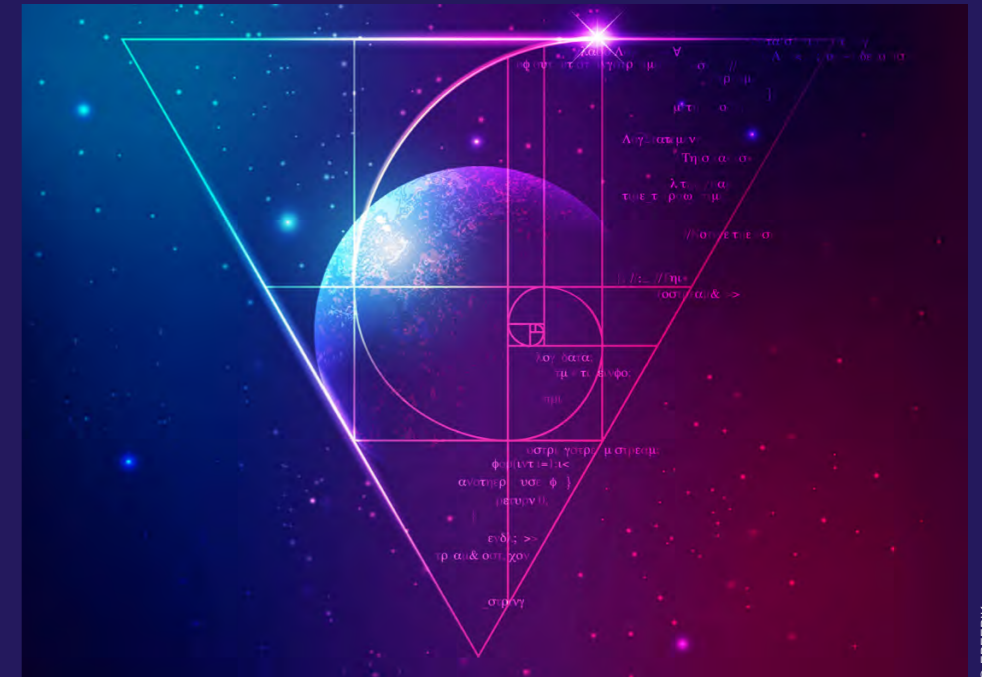
Fans des YouTubeurs de sciences

Les contenus scientifiques de YouTube, réseau préféré des jeunes, attirent de plus en plus ces derniers. Une enquête Ipsos, réalisée pour l'association Lecture jeunesse, permet de mieux comprendre ce qu'ils y trouvent. François Husson

D'après une enquête¹ Ipsos, réalisée en janvier 2020 pour l'Observatoire de la lecture des adolescents de l'association Lecture Jeunesse, YouTube est le réseau préféré des 15-25 ans. Ils sont trois sur quatre à s'y rendre tous les jours, et 10 % à suivre un sujet qui les intéresse. L'observatoire a voulu comprendre, par cette grande enquête quantitative et qualitative, quelles étaient les pratiques culturelles et scientifiques de cette tranche d'âge. Si la musique et les nouvelles technologies arrivent en tête de leurs centres d'intérêts, 43 % des jeunes regardent au moins une fois par semaine une vidéo scientifique, d'une durée moyenne de moins de dix minutes, et sept jeunes sur dix vont jusqu'au bout de son visionnage. Ils privilégient les formats dans lesquels le YouTubeur s'exprime face caméra.

Contenus ludiques mais pédagogiques

Les garçons, les étudiants et les urbains sont légèrement plus nombreux à regarder des vidéos de vulgarisation, et ce dès le collège. Enfin, près de la moitié des lycéens optent pour des vidéos avec des expériences, les étudiants préférant directement suivre des cours, pour 28 % d'entre eux. Les langues étrangères ne constituent pas une barrière, 52 % des jeunes regardent une vidéo dans une autre langue, généralement l'anglais...



Pour s'informer sur l'actualité scientifique, les jeunes privilégient la vidéo à l'écrit. Les thématiques plébiscitées sont : le corps humain, la santé, la high-tech, l'astronomie et l'histoire des inventions. Les YouTubeurs les plus suivis sont Dr. Nozman et Doc Seven, avec respectivement trois millions et deux millions d'abonnés.

L'enquête montre également que 57 % des jeunes interrogés jugent les contenus des vidéos scientifiques aussi fiables qu'un cours magistral, ce qui devrait conduire les enseignants à s'en servir en classe comme complément pour stimuler la curiosité de leurs élèves. Par ailleurs, les recommandations de la plateforme priment sur tout autre critère, le pouvoir de prescription des professeurs passant en cinquième position. Les adolescents sont toutefois sensibles à la légitimité de celui qu'ils regardent et écoutent. La capacité du YouTubeur à citer des sources vérifiables emporte leur adhésion à 59 %. Vient ensuite la transparence (36 %), notamment sur le fait que les YouTubeurs scientifiques ne promeuvent pas « au

passage » des produits marchands, une pratique fréquente chez leurs homologues dits « généralistes ». Enfin, seuls 16 % des sondés estiment important que ces YouTubeurs aient un diplôme, une formation ou un métier scientifique. Si près de la moitié des jeunes pensent que les YouTubeurs scientifiques font facilement comprendre les savoirs qu'ils présentent, ils sont un peu moins nombreux à penser que ces derniers les feront évoluer sur certains sujets ou leur apporteront des informations inédites. La forme prime donc parfois sur la réflexion, les jeunes cherchant autant le plaisir que l'intérêt. Au-delà de la qualité de la vulgarisation, ils apprécient le recours aux codes de l'humour et aux montages rythmés, qui sont la marque de fabrique de ces contenus. Et que font-ils après avoir regardé une vidéo scientifique ? 20 % d'entre eux regardent un film et 15 % lisent un livre.

1. « Les 15-25 ans et les YouTubeurs de sciences », enquête Ipsos réalisée pour l'Observatoire de la lecture des adolescents de Lecture jeunesse, à retrouver sur : www.lecturejeunesse.org

Le cinéma est une porte d'entrée rêvée pour parler avec les élèves des grandes questions existentielles et de Dieu. Sabine de La Moissonnière, animatrice de ciné-clubs éducatifs, nous propose, dans chaque numéro d'ECA, un film pour ouvrir le débat.

Du libertinage à l'amour vrai

Le marquis des Arcis, libertin endurci, entreprend de séduire Madame de La Pommeraye, jeune veuve ravissante. Celle-ci lui résiste plusieurs mois puis finit par lui céder. Après quelques années d'une douce vie commune, le marquis semble s'éloigner. La marquise découvre alors qu'il ne l'aime plus. Elle va mettre en place un plan machiavélique pour se venger.



FICHE TECHNIQUE

Film français :
Mademoiselle de Jonquières
 Réalisation : Emmanuel Mouret
 Distribution : Cécile de France (M^{me} de La Pommeraye), Édouard Baer (Marquis des Arcis), Alice Isaaz (M^{lle} de Jonquières)
 Genre : comédie dramatique
 Sortie : 2018
 Durée : 1 h 49
 Public : lycéens

Adapté d'un récit qui figure dans *Jacques le Fataliste* de Diderot (1796), dans l'esprit des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, ce film est un excellent outil pour aborder le XVIII^e siècle et les dangers du libertinage. Il avait déjà inspiré Robert Bresson dans *Les Dames du bois de Boulogne* (1945). Sentant son amant s'éloigner d'elle, Madame de La Pommeraye décide de sonder le marquis des Arcis pour savoir s'il l'aime encore. Elle va prêcher le faux pour savoir le vrai et découvrir qu'en effet, le cœur de son amant s'est refroidi. Dès lors, la marquise ne cessera de feindre être sa meilleure amie pour le manipuler à des fins vengeresses.

Badinage, manipulation et mensonges

Madame de La Pommeraye connaît bien son ancien amant et sait comment le blesser. C'est un homme à femmes qui tient à son honneur. Elle va donc toucher ces deux dimensions de sa personne. Elle lui fait rencontrer Mademoiselle de Jonquières, une jeune fille d'une grande beauté, qui a dû se prostituer pour survivre, sa famille étant ruinée. La marquise se charge de donner une apparence des plus nobles à la demoiselle et, comme prévu, des Arcis en tombe amoureux au-delà de toute attente. Après des semaines d'approche de la part du séducteur, et de retenue de la jeune fille, l'homme tombe dans le piège : fou d'amour, il la demande en mariage.

La situation tourne toutefois au désavantage de la manipulatrice. Mademoiselle de Jonquières, en dépit de son passé, est la pureté incarnée. Elle répugne, malgré les cadeaux de

son prétendant, à manipuler cet homme réellement amoureux. Et bien plus : elle se prend à l'aimer. Mais le contrat avec Madame de La Pommeraye, qui l'a sortie de la misère avec sa mère, implique un engagement définitif : il faut épouser des Arcis et, ce faisant, le tromper jusqu'au bout.

Triomphe de l'amour

Le marquis, au lendemain de son mariage, apprend l'ancien métier de sa jeune épouse. Bafoué, humilié, il n'en demeure pas moins un homme de bien : Mademoiselle de Jonquières est devenue sa femme et, en cette qualité, a droit à des égards. Il lui laisse donc porter son nom et lui offre une demeure et une rente. La jeune Madame des Arcis, cependant, refuse cette bonté, car ses remords sont grands, et son amour aussi. Elle bat sa coulpe devant son mari bouleversé. Dans une très belle scène finale, où le cinéaste joue avec les éclairages et les plans plus ou moins rapprochés en fonction des sentiments des protagonistes, les deux époux échangent un pardon. Le marquis, pourtant blessé, laisse déborder son amour et, devant la résistance de son épouse, se fait suppliant, car il prend conscience à cet instant de la valeur de cette jeune femme et des sentiments qu'ils partagent : « *Je me repens* » ; « *Plus jamais ma femme n'entendra un mot qui puisse la blesser* » ; « *Je vous ai pardonnée, je vous l'ai dit !* » Chacun veut le bien de l'autre. Chez le marquis s'opère une véritable conversion, qui lui fera choisir d'aimer cette femme malgré la tromperie. Ses derniers mots sont touchants car il passe d'une appellation neutre (« *Madame* »), au titre que le mariage confère à la jeune femme et



En voulant punir le marquis des Arcis qui ne l'aime plus, Madame de La Pommeraye (photo du haut) imagine un piège qui salira l'honneur du libertin volage, sans s'imaginer que sa rencontre arrangée avec Mademoiselle de Jonquières (photo du bas), supposée le détruire, lui fera découvrir le vrai amour.



PHOTOS : © PYRAMIDE DISTRIBUTION ET MOBY DICK FILMS

À OBSERVER

- **Une esthétique théâtrale** : on goûte des dialogues ciselés dans le style du XVIII^e siècle, ce qui nous donne l'impression d'être au théâtre plus qu'au cinéma. La diction des acteurs est celle de la scène, non de l'écran.
- **Les décors renforcent l'idée de théâtralité** : salons XVIII^e, costumes, abondance de fleurs.
- **Les personnages sont des archétypes tirés du théâtre** : le séducteur, la femme délaissée, la confidente, la dévote.
- **La musique** (Bach, Haendel, Vivaldi, Scarlatti) aide à entrer dans cet univers.
- **La structure du film**, dont les séquences sont séparées par des fondus au noir, fait penser à une pièce classique avec changement de décor d'un acte à l'autre, et la caméra crée parfois des tableaux en restant fixe.
- **Le thème de l'amour est illustré par le jeu de la caméra** : les scènes d'extérieur sont souvent traitées en plan général, puis la caméra zoome pour montrer des personnages en plans rapprochés américains, épaule ou en gros plans. Pour bien marquer la dualité de tous les personnages, le cinéaste les place très souvent devant des miroirs.

qu'il lui reconnaît donc (« *Madame la marquise* »), puis à son patronyme (« *Madame des Arcis* »). Preuve qu'ils sont liés pour la vie.

Une relation tronquée

La grande perdante de ce libertinage est Madame de La Pommeraye, son initiatrice. Comment en est-elle arrivée là ? La jeune veuve, bien qu'elle ait prononcé de longs discours sur sa répugnance à aimer, est une amoureuse passionnée. Après avoir cédé au marquis, elle le voulait tout à elle. Elle est dans la fusion sans avoir

compris que la vie à deux impliquait une part d'amitié qui permet à l'autre de respirer. Le marquis, oppressé, s'est détaché.

L'amitié entre le marquis et Madame de La Pommeraye se révèle impossible après la rupture. Les liens ont été trop intimes. Mais le marquis en a l'illusion : il fait à la marquise des confidences sur son amour naissant. Celle-ci semble se pencher sur les mouvements de l'âme de son ancien amant : « *Si vous voulez ne pas souffrir, oubliez cette fille !* » Lorsque des Arcis proclame : « *Madame, j'épouse* », elle feint de s'inquiéter pour lui : « *Vous engagez*

votre fortune et votre réputation ! »

Le lendemain des noces, Madame de La Pommeraye avoue pour la première fois à des Arcis qu'il est le seul homme qu'elle aurait pu épouser. Il en reste stupéfait. La relation entre eux était faussée dès le départ. Il souhaitait juste au départ la séduire pour l'afficher à son tableau de chasse. La marquise a longtemps résisté puis s'est livrée, croyant être aimée du marquis alors que leur relation n'était en fait pour lui que libertinage. Sa blessure à l'issue de cette aventure est inguérissable : on ne badine pas avec l'amour !

Sabine de La Moissonnière

Dans un écrin architectural ultramoderne, une collection archéologique exceptionnelle dévoile l'histoire de Nîmes et de sa région. C'est le contraste étonnant qu'offre le Musée de la Romanité, situé en plein centre-ville, face aux Arènes.
François Husson



PHOTOS: © S. RAMILLON, VILLE DE NÎMES

NÎMES AU TEMPS DES ROMAINS

En 2006-2008, des travaux prévus en centre-ville de Nîmes ont imposé une fouille préventive, qui a révélé une *domus* (maison romaine) et deux mosaïques considérées par les archéologues comme les « plus belles pièces après celles de Pompéi ». Suite à cette découverte, la Ville a décidé de se doter d'un écrin digne de son histoire, son ancien musée archéologique devenant trop étroit pour présenter sa collection.

Lauréate de l'appel d'offres de la Ville, l'architecte Elizabeth de Portzamparc a imaginé un édifice audacieux, tranchant par sa modernité avec les Arènes bimillénaires situées en vis-à-vis : un bâtiment carré, drapé dans une toge de verre, bordé d'un jardin archéologique. Celui-ci laisse voir les fouilles les plus récentes jusqu'aux vestiges les plus anciens, répartis en trois strates (gauloise, romaine, médiévale). Surmonté d'un *rooftop* végétalisé offrant une vue panoramique sur la cité, le musée a été inauguré le 2 juin 2018 et a déjà attiré plus de 400 000 visiteurs.

À l'intérieur, une déambulation fluide est proposée sur plusieurs niveaux. On découvre 2 500 ans d'histoire de

la ville de Nîmes et de ses alentours, avant et après qu'elle soit devenue une importante colonie romaine. Trois axes structurent la visite (pré-romanité, romanité, post-romanité) dans un parcours fléché d'une durée théorique de deux heures. Amphores, masques, bronzes, céramiques, mosaïques, sculptures, vaisselles, armes, urnes funéraires, chapiteaux corinthiens sont exposés. Au total, le musée rassemble près de 5 000 pièces provenant d'un rayon de 30 km autour de Nîmes.

Animations multimédia

Le musée replace dans leur contexte tous les objets présentés et raconte en parallèle l'histoire de Nîmes. Et pour mieux mettre en valeur la beauté des

collections et évoquer la vie quotidienne des époques traversées, la muséographie emprunte aux dernières techniques multimédia. Tout au long du parcours, une technologie interactive, ludique et pédagogique est utilisée : cartes, frises chronologiques, projections vidéos sur de grands murs, réalité augmentée, bornes tactiles, documentaires-fictions... Le visiteur est invité à manipuler et à jouer (mini-jeux pédagogiques sur tablettes tactiles, osselets « à l'ancienne »), et peut même se voir affublé de vêtements romains ou gaulois grâce à un dispositif de captation de son image.

Lieu hors du temps, le Musée de la Romanité réussit à faire revivre les grands moments qui ont marqué la ville et l'Histoire, en plongeant le visiteur dans un passé étonnamment présent.

VENIR AVEC SES ÉLÈVES

Le Musée de la Romanité de Nîmes accueille des groupes d'élèves de la maternelle au post-bac. S'il est possible de le visiter librement (jusqu'à quarante personnes), une visite découverte (une heure pour les maternelles, une heure et demie pour les autres niveaux) est proposée aux scolaires mais aussi des visites thématiques plus ciblées, en fonction des programmes (guerrier gaulois, mythologie gréco-romaine, histoire de la sculpture...). Au collège, on peut suivre des ateliers d'une heure sur de nombreux thèmes (poterie, céramique, enluminure...). Il est aussi possible de lier sa visite à un thème étudié en classe en contactant l'équipe d'animation pour la préparer en amont.

Musée de la Romanité, 16 boulevard des Arènes, 30000 Nîmes.
Tél. : 04 48 21 02 00 - museedelaromanite.fr

PASSER DU ROMAN AU FILM

Créer un pont entre une œuvre littéraire et son adaptation à l'écran. C'est ce que propose Joël Lamarquette, ancien enseignant de français passionné de cinéma. Dans deux ouvrages, il donne aux professeurs et aux élèves des clés pour une analyse cinématographique au service de l'étude littéraire. François Husson

« J'ai découvert que ce genre d'ouvrage n'existait pas », confie Joël Lamarquette (photo ci-dessous) pour expliquer la genèse de ses livres. Cet ancien enseignant de français, passionné par le 7^e art, faisait travailler ses élèves sur les points de comparaison entre les œuvres au programme et leur adaptation au cinéma pour les sensibiliser à la littérature. « Les élèves sont attirés par les images, et souvent la projection d'un film est vécue comme une récréation. Il faut aller plus loin en regardant ce qui est ajouté ou retiré, et pourquoi : est-ce une contrainte technique ou un choix artistique ? Cela permet d'aborder l'œuvre avec de multiples entrées : personnages, descriptions, temporalité... », argumente-t-il. Regrettant que l'enseignement du cinéma ne soit qu'une option, Joël Lamarquette a voulu valoriser le potentiel pédagogique de cet art en publiant deux livres (cf. encadrés), qui tordent le cou aux jugements hors de propos sur la fidélité d'une adaptation. Et d'ajouter : « Il faut poser comme postulat que l'on ne retrouvera jamais tout le livre dans le film. Certaines adaptations sont fidèles, d'autres pas, mais le film n'a pas à l'être, c'est une autre œuvre, créée par un autre moyen d'expression. »

Joël Lamarquette a été professeur de français, notamment au lycée La Salle - Saint-Charles, à La Réunion, où il est resté vingt ans jusqu'à sa retraite en 2013. Depuis, il intervient dans des lycées ou des centres de formation pour enseignants et donne des conférences sur l'adaptation au cinéma de certaines œuvres. Il propose également des ateliers ou des stages sur le sujet.



© D.R.

DEUX OUTILS PÉDAGOGIQUES



Le premier livre¹, dont le sous-titre – « Approche sélective de la littérature française par le cinéma » – résume l'intention de Joël Lamarquette, est un ouvrage de référence. Il recense aussi bien des livres adaptés au cinéma que des longs métrages qui ont inspiré des livres, comme ce fut le cas pour Jacques Tati, qui écrivit le roman *Mon oncle* après avoir réalisé le film. Mais c'est surtout une compilation de nombreux livres adaptés, commentés, classés par époque, du Moyen Âge à nos jours. L'ouvrage est agrémenté de photos et affiches de films. Un glossaire permet de retrouver les œuvres citées.

1. Littérature française et 7^e art, AACSF, 2014, 380 p., 29,90 €.



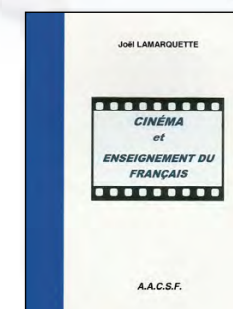
© FREEPIK

Le second livre², plus ramassé, est un condensé de grammaire cinématographique et de notions techniques. Il permet d'être plus à l'aise dans l'analyse filmique. L'ouvrage s'appuie sur deux exemples. Tout d'abord la comparaison du premier chapitre de *Germinal* de Zola avec les séquences correspondantes de deux adaptations réalisées par Yves Allégret en 1963 et Claude Berri en 1993, qui révèle la différence des choix artistiques des cinéastes. Puis un comparatif passionnant d'adaptations de *Madame Bovary* de Flaubert. On mesure ainsi toute la richesse pédagogique qu'apporte la mise en parallèle du texte et des images. Dans sa conclusion, Joël Lamarquette insiste sur le principe de re-création qu'opère le film, une réécriture dans ses propres codes, qui ouvre d'autres perspectives d'étude du livre.

2. Cinéma et enseignement du français, AACSF, 2019, 156 p., 9,90 €.

Les droits de ces livres sont versés à l'association gersoise éditrice qui promeut les passerelles entre cinéma et littérature.

➔ **Commande :** joel.lamarquette@wanadoo.fr (frais de port gratuits en métropole).





UN DON REÇU

➤ Face à la tentation contemporaine de faire de la vie la propriété de l'homme, ce livre vient rappeler qu'elle est d'abord un don reçu : « *Une seule vie, qui vient du ciel, passe par la terre avant de retourner au ciel.* » Hervé Ponsot, docteur en théologie, nous propose un parcours biblique simple et lumineux, en trois parties. Une plongée dans la Genèse ouvre sur « *la vie reçue* », du paradis à la chute. Puis, « *la vie balisée* » nous invite à relire la Loi donnée par Dieu, et les écrits des prophètes qui sont autant de repères pour reprendre des chemins de vie. Cette recherche

orientée par l'attente du Messie conduit à l'accueil d'une « *vie renouvelée* » par Jésus, sa Parole et les sacrements. La rigueur du cheminement se nourrit sans cesse de la Parole vivante. Un ouvrage qui invite à relire la dynamique de la vie chrétienne, éclairée par les Écritures. **Claude Berruer**

Hervé Ponsot
Nous n'avons qu'une seule vie
Cerf
153 p., 15€.



TRAQUE DANS LES APPALACHES

➤ L'auteur, photographe américain passionné de nature, signe ici son premier roman, un thriller singulier. Pas d'homicide, en effet, mais le braconnage d'ours dans une réserve, pour prélever leurs vésicules en vue d'un commerce lucratif avec l'Asie. Le héros, Rice Moore, devenu garde forestier pour fuir un passé trouble dans les stupéfiants, se lance dans l'enquête, aidé par Sara, une chercheuse, qui a, avant lui, gardé la réserve. La traque donne lieu à des randonnées dans les Appalaches, magnifiquement décrites. Et Rice,

pour défendre la cause animale, s'identifie aux ours. Au-delà de l'intrigue, ce roman défend la biodiversité, et questionne la part d'animalité présente en chacun. Une nouvelle veine intéressante pour le polar, du côté du combat écologique. **Claude Berruer**

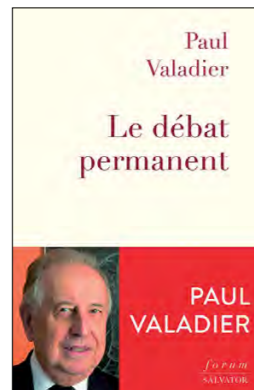
James A. McLaughlin
Dans la gueule de l'ours
Rue de l'échiquier
448 p., 23€.



LE FILS PRODIGE

➤ L'enfant prodigue est une des paraboles les plus commentées de l'Évangile. Jacqueline Kelen, avec ce poème polyphonique, en élargit l'approche. Plongé dans les pensées du fils, du père, de la mère, du frère, du vieux Serviteur et enfin de l'ange du retournement et de l'ange du récit, le lecteur vit, avec eux et en eux, le bouleversement produit par le départ de cet insolent fils cadet. Très méditatif et lyrique, ce petit livre nous redit combien le père (le Père) est aimant et miséricordieux, et comment le fils, auquel on s'identifie facilement, a saisi, lors de cette séparation choisie, à quel point il aspirait à rejoindre le giron de celui qui l'aime inconditionnellement. Un conte d'aujourd'hui sur l'amour humain et divin. **Sabine de La Moissonnière**

Jacqueline Kelen
Histoire de celui qui dépensa tout et ne perdit rien
Cerf
160 p., 15€.



ÇA SE DISCUTE

➤ Paul Valadier, jésuite, docteur en théologie et philosophie, analyse le recours de plus en plus fréquent au débat. Divers comités d'éthique, des forums de citoyens... invitent à échanger sur l'avenir du climat, l'intelligence artificielle... En jeu, notamment, la légitimité de nouvelles revendications « *sociétales* » sur le début ou la fin de vie. On ne peut certes plus se contenter de faire appel à des solutions toutes faites. Il reste néanmoins possible de nous fonder sur un héritage pour nourrir le discernement. Le recours aux philosophies et aux religions ne vise pas à réaffirmer un enseignement intangible, mais à mobiliser l'intériorité. La réflexion morale est indissociable d'un chemin spirituel. Un ouvrage utile pour réfléchir à nos façons de penser aujourd'hui. **CB**

Paul Valadier
Le débat permanent
Salvator
152 p., 15€.



LA LOI DU PROFIT

➤ Cet ouvrage retrace la mise en place du « *capitalisme spéculatif* » et décrit le déploiement de ses effets. L'auteur, un économiste, montre comment la spéculation s'est érigée en système, soutenue par la financiarisation puis par la digitalisation. Il en découle une « *manière de vivre ensemble qui lui est propre et qui traverse toute la société* ». Elle produit « *une société matérialiste, fébrile et fataliste* », tournée vers un avenir censé racheter le présent. Se pose alors la question d'une issue. Pour Pierre-Yves Gomez, la clé est dans la parole des acteurs, qui manifeste « *la différence irréductible entre le monde prescrit et le monde vécu* ». Il s'appuie sur le témoignage éclairant de trois anonymes qui soutiennent la « *sérénité* » qu'il communique à son lecteur. **Vincent Porteret**

Pierre-Yves Gomez
L'esprit malin du capitalisme
Desclée de Brouwer
300 p., 17,90€.



CONTRE L'ÉGLISE

➤ Ce petit ouvrage retrace l'histoire des mouvements idéologiques qui s'opposent à l'influence de l'Église dans les affaires publiques françaises. Son auteur, historienne, montre que l'anticléricalisme a pris de multiples formes, attaquant ou moquant, selon les époques, dogmes, foi, congrégations ou clergé. Traditionnellement tourné contre le catholicisme, il a connu son apogée sous la III^e République et se réactive avec l'arrivée récente de l'islam dans la sphère publique. Une passionnante chronologie qui filtre huit cents ans d'Histoire de France au regard des rapports entre les rois (empereurs ou présidents) et le clergé. Avec, en filigrane, la question de fond : être anticlérical, est-ce être irrégulier ? **François Husson**

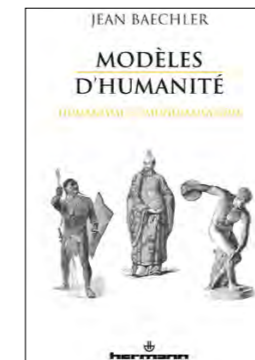
Jacqueline Lalouette
Histoire de l'anticléricalisme en France
Que sais-je ?
128 p., 9€.



INTELLIGENCE SANS CONSCIENCE

➤ Les auteurs de ce livre n'éprouvent aucun enthousiasme à l'idée de remplacer l'homme par des robots intelligents. Tous deux ont travaillé ensemble dans une grande entreprise de robotique : l'un comme ingénieur, l'autre comme directeur juridique. Bien informés, ils abordent le sujet de l'intelligence artificielle (IA) sous trois angles : technique, en montrant que ses applications sont limitées et que les IA restent des outils plus complexes à programmer qu'il n'y paraît ; éthique, en posant la question de son utilité ; et enfin juridique, en pointant la nécessité de réglementer les usages et les responsabilités de ces objets immatériels qui n'en sont qu'à leurs balbutiements. **François Husson**

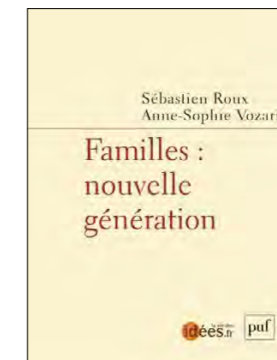
Rodolphe Gelin et Olivier Guilhem
L'IA et Nous
Le Pommier
252 p., 20€.



SI C'EST UN HOMME

➤ Jusqu'alors, les différents modèles d'humanité – l'honnête homme français, le *gentleman* anglais, le *self-made man* américain, le sage confucéen... – étaient le reflet d'une culture et d'une époque. Un modèle unique est-il en train d'émerger aujourd'hui avec la globalisation ? Jean Baechler, professeur émérite de la Sorbonne, laisse la réponse en suspens en pointant le relativisme inhérent à chaque culture. Il croise philosophie, histoire et sociologie, avec comme boussole un rationalisme éclairé. Ce nouveau modèle issu de la mondialisation, qu'il définit comme « *la confluence de toutes les histoires humaines en une histoire unique* », n'est pas encore achevé. Mais il nous invite à confronter notre regard au prisme de notre culture, elle-même nourrie de celles de tous les autres. **FH**

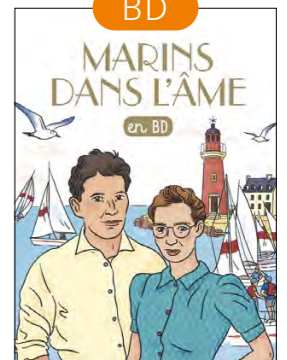
Jean Baechler
Modèles d'humanité – Humanisme et mondialisation
Hermann
130 p., 15€.



LA FAMILLE AU GRÉ DES INSTITUTIONS

➤ Selon l'évolution des sociétés et des politiques familiales, la famille est définie de manière normative et, au final, modelée par les différentes institutions qui l'encadrent. Dans ce livre court, plusieurs exemples de terrain présentent les modalités d'adoption, la procréation, la GPA, les allocations, les dépressions périnatales... Par ces contributions de différents experts, l'ouvrage analyse la façon dont se fabrique une famille, entre les professionnels de l'action sociale, les médecins, les juristes et les psychologues. Un éclairage solide, avant tout sociologique, qui apporte une réflexion critique et étayée sur les enjeux politiques de la notion de famille, composante première de toute société. **FH**

Sébastien Roux, Anne-Sophie Vozari
Familles : nouvelle génération
PUF
96 p., 9,50€.



LA MER EST TON MIROIR

➤ Pour redonner le goût de la liberté à de jeunes déportés, Philippe et Hélène Viannay, un couple de résistants chrétiens, créent en 1947 l'école de voile Les Glénans. Toujours en Bretagne, dès les années 1950, un marin, le père Michel Jaouen, embarque à bord de sa goélette de jeunes toxicomanes. Sa conviction : « *La mer (...) conduit jusqu'au fond de soi-même.* » Enfin, en 1986, Yves Buannic, un mousse devenu prêtre, fonde l'association Enfants du monde pour construire un monde plus juste. Tous les quatre le savent : la mer est une formidable école de vie. Leur trajectoire est retracée dans cette BD jeunesse qui mérite un public plus large.

Sylvie Horguelin

JB. Jeancourt-Galignani, I. de Wazières, G. Boulet (scénarios)
A. Franc, V. Le Quéré, J. Pourquié (ill.)
Marins dans l'âme
Bayard
48 p., 11,50€.

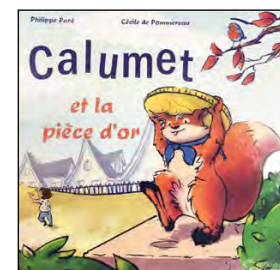


UN SAVANT SINGULIER

➤ Galilée comme si vous y étiez ! En embarquant dans ce petit livre qui allie avec bonheur science et fantaisie, vous ferez connaissance avec un savant haut en couleurs, bien connu des partisans de la méthode expérimentale. Vous apprendrez comment, grâce à son ingéniosité et à une curiosité imperméable aux dogmes établis, Galilée a pu révolutionner les savoirs de son époque, tant sur la chute et l'accélération des corps que sur le mouvement de la Terre autour du Soleil. Emporté par une écriture vive et des illustrations qui

semblent en mouvement perpétuel, le jeune lecteur partira à la découverte d'une science incarnée et pleine de surprises. À partir de 10 ans. **Maria Meria**

Chiara Pastorini et Frédéric Morlot (texte), Junli Song (illustrations)
Galilée part en vrille
Les petits Platons
64 p., 14 €.



UNE GAMINE EN OR

➤ Anne est remplie de tristesse. Mauvaise élève, elle n'est jamais félicitée et se sent nulle ! Ému par ses larmes, l'écureuil Calumet vole à son secours. Il lui apporte une pièce d'or et lui explique qu'elle vaut bien plus que cette piécette, qu'elle est une petite merveille. Réconfortée par l'amitié que lui témoigne la bestiole, Anne repart jouer avec ses camarades, toute guillerette. On retrouvera Calumet dans d'autres albums, conçus pour être des outils d'éducation à la relation. Chacun d'eux aborde un thème (ici l'estime de soi) et s'appuie sur une parole biblique (ici « Tu as du prix à mes yeux et je t'aime » Is 43,4). À partir de 8 ans. **Sylvie Horguelin**

Philippe Paré (texte), Cécile de Pommereau (illustrations)
Calumet et la pièce d'or
Nepsis-Pare
24 p., 13 €.



DOUZE FEMMES DE FOI

➤ Mêlant texte et bande dessinée, l'album raconte la vie de douze femmes « dont la foi a changé le monde ». Douze apôtres, donc. De Teresa de Calcutta à Zita de Habsbourg, en passant par Véra Barclay ou Raïssa Maritain, chacune de ces femmes s'est mise au service des autres par amour. Directrice d'école, journaliste, fondatrice d'œuvre, artiste, mère de famille, écrivain, militante politique, religieuse... Toute situation de vie permet de faire le bien autour de soi. Ces femmes, quels que soient leur pays, leur milieu social et leurs choix de vie, ont fait preuve de courage avec un tempérament de feu ! De beaux modèles pour les adolescentes d'aujourd'hui. À partir de 10 ans. **Sabine de La Moissonnière**

Baudouin de Guillebon
Des filles épatantes
Mame
80 p., 14,90 €.



RAPPER POUR RÉUSSIR

➤ Brianna Jackson. 16 ans. Noire. Née et grandie dans un ghetto. Père rappeur mort assassiné. Mère ancienne toxicomane, en lutte pour la survie de la famille. Tante dealeuse, grands-parents piliers d'église, frère intègre et solidaire. Une obsession : devenir star du rap. Ces éléments de scénario auraient pu donner un roman d'apprentissage engagé, féministe et un peu simpliste. Mais non ! Voici un texte plein de vitalité et de rage, constitué presque entièrement de dialogues dans le langage (fort bien traduit) des adolescents, et qui parvient à nous faire partager la complexité et les contradictions de ses personnages, notamment de sa flamboyante héroïne. On peut être convaincu ou non, pas indifférent. À partir de 15 ans. **MM**

Angie Thomas
Parée pour percer
Nathan
496 p., 17,95 €.



PRESSE ÉCOLO

➤ Mai, c'est le « mois vert » chez Bayard Jeunesse et Milan ! Douze magazines réalisent des numéros spéciaux sur la biodiversité avec plein d'idées à mettre en pratique en famille ou à l'école pour protéger la nature. À cette occasion, **Pomme d'Api**, le magazine des 3-7 ans, est en « mission planète verte » et propose dix idées pour faire évoluer son mode de vie et de consommation en famille. En plus de donner la parole à une fratrie qui s'est lancée dans l'aventure zéro déchet, le numéro propose un jeu de l'oie autour du potager, un zoom sur l'intérêt d'être à l'écoute de la nature, un tuto pour dessiner avec des épluchures ainsi que d'autres surprises ! **Maïa Noé**

Pomme d'Api, mai 2020, n° 651, mensuel 3-7 ans. En kiosque : 5,95 €. **Abonnement : bayard-jeunesse.com**



EMBARQUEMENT IMMÉDIAT

➤ Stéphane Michaka a librement adapté *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, mais tout y est. La démesure du capitaine Nemo, l'infinie curiosité scientifique de Pierre Aronnax, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, le pragmatisme de Ned Land, harponneur de l'*Abraham-Lincoln*. Ce livret a permis à Didier Benetti de composer un opéra brillant joué et enregistré par l'Orchestre national de France dans les studios de Radio France en 2016. Les bruitages imaginés par Sophie Bissantz et Élodie Fiat contribuent à

maintenir une tension inspirée. Ce livre-CD, illustré par les dessins profonds de Gazhole, embarque illico les plus jeunes dans l'aventure. À partir de 8 ans. **Mireille Broussous**

Stéphane Michaka, d'après Jules Verne, Gazhole (illustrations), Didier Benetti (musique et direction)
Vingt mille lieues sous les mers
Gallimard Jeunesse/France Culture
1 livre-CD, 24,90 €.



ÉMOTIONS FORTES

➤ Cet album produira sans aucun doute son petit effet sur les plus jeunes car le personnage principal, Petit chat, fasciné par les manèges, y vit des émotions fortes. Il a tout d'abord un peu peur de se perdre dans la foule bruyante d'une fête foraine ou d'y être bousculé. Sur le manège, il ne parvient pas à faire décoller son avion et en est très contrarié mais, juste après, il peut se régaler d'une belle pomme d'amour. Bref, il passe à toute vitesse de la peur au plaisir, de l'amusement aux larmes. Heureusement, il a une amie, la Petite souris, toujours là pour le rassurer. Un petit chat dans lequel les enfants se reconnaîtront. À partir de 3 ans. **MB**

Cécile Bergame (auteur et interprète), Timothée Jolly (direction musicale), Cécile Hudrisier (illustrations)
Petit chat à la fête foraine
Didier Jeunesse
1 livre-CD, 17,70 €.



FABLE POLITIQUE

➤ Les ours et les humains ne sont pas faits pour se rencontrer – c'est ce que rappelle le beau film d'animation franco-italien *La Fameuse Invasion des ours en Sicile*. Mais lorsque Léonce, le roi des ours, comprend que son jeune fils Tonio a été enlevé par les hommes, il n'hésite pas à aller leur demander des comptes. Après mille aventures savoureuses et poétiques, c'est finalement le roi Léonce qui prend la tête du royaume où se mêlent désormais ours et humains. Mais les choses se gâtent après un formidable « âge de miel » car au contact des hommes, les ours perdent leur sens inné de la loyauté... Une vraie fable politique à destination des enfants. À partir de 7 ans. **MB**

Lorenzo Mattotti (réalisation), d'après Dino Buzzati
La Fameuse Invasion des ours en Sicile
Prima Linea Productions
1 DVD, 19,99 €.



UN MÉTIER RISQUÉ

➤ Camille Lepage, jeune photojournaliste, a couvert dès 2013 la guerre civile en Centrafrique, qui opposait les communautés chrétiennes et musulmanes. Le 12 mai 2014, elle est tuée alors qu'elle était en reportage près de la frontière camerounaise. Elle n'avait que 26 ans. Le réalisateur Boris Lojkine retrace le parcours de cette photographe, touchée par la jeunesse des combattants et capable d'établir de vraies relations humaines avec les populations. Un bel hommage à cette jeune femme humaniste. Et ce d'autant plus qu'avant de tourner en Centrafrique, le réalisateur a donné, pendant deux ans, des cours de cinéma aux acteurs et figurants qui ont participé au tournage. **MB**

Boris Lojkine (réalisation), Nina Meurisse (interprétation)
Camille
Production : Unité de production
1 DVD, 19,99 €.



LE CŒUR DE PARIS BRÛLE

➤ Il y a un an, l'incendie de Notre-Dame de Paris ébranlait la France entière. Comment comprendre l'attachement si fort des croyants et des Français à cette cathédrale ? Pourquoi restait-elle mystérieusement vivante, vibrante des prières, de la foi, et de la passion de ceux qui l'ont fréquentée ? Dans ce documentaire, sur fond de récits des événements survenus au moment et à la suite de l'incendie, plusieurs intimes de la cathédrale témoignent. Organiste, choriste, guide, historienne, responsable des bénévoles, recteur de la cathédrale, architecte, ils ont vécu, prié, travaillé à Notre-Dame et lui rendent un poignant hommage. **Marguerite Henry**

Ceux de Notre-Dame (26 min), diffusion le 28 juin, à 10 h 30, dans *Le Jour du Seigneur* sur France 2.

Un jour, un prof

Un enseignant a croisé leur route, et leur vie en a été transformée.
Ils nous racontent cette rencontre décisive.

Marie-Odile Plançon

« Mon premier modèle de résilience »

Jeune étudiante à l'Institut supérieur de pédagogie, à Paris, Marie-Odile Plançon suit les cours de Georges Snyders. Ce chercheur en sciences de l'éducation qui a connu les camps de la mort, est là pour parler de la joie. Sa foi en l'Homme va marquer la future chargée de mission du Sgec.

Propos recueillis par Sylvie Horguelin



MINI-BIO

- 1962 : naissance à Neuilly-sur-Seine (92).
- 1965-1980 : scolarité à Notre-Dame-de-Sion, Paris (VI^e arr.).
- 1980 : bac D à Paris.
- 1980-1983 : études au CFPES de l'ISP, Paris. Deug d'instituteur.
- 1983-1984 : enseignante spécialisée dans le médico-social puis à l'Assomption, à Bondy (93).
- 1986-2011 : enseignante dans le diocèse de Paris.
- 2005 : obtention du Capsais (à présent Cappei).
- 2012 : master en Sciences humaines et sociales, parcours BEP-ASH, à l'UCO.
- Depuis 2002 : formatrice en didactique, pédagogie et éducation inclusive en Isfec.
- 2005-2010 : responsable de formation Éducation inclusive à l'ISP.
- Depuis 2010 : chargée de mission au département Éducation du Sgec.



« Je suis juif, athée et marxiste », tels furent les premiers mots de Georges Snyders. Chercheur en sciences de l'éducation, il fut mon professeur en 1980 au Centre de formation pédagogique pour l'enseignement spécialisé (CFPES) de l'ISP, à Paris. « Je ne suis pas à la meilleure place pour le faire ici mais je vais vous parler de la joie à l'École », avait-il ajouté, piquant ma curiosité. Le père Faure, qui avait en partie élaboré ce parcours de formation, l'avait invité pour nous ouvrir à l'altérité. Un choix que je n'étais pas prête d'oublier ! J'avais 18 ans. Je venais d'obtenir mon bac. D'emblée, ce vieux monsieur, qui avait été un résistant, m'impressionna. Arrêté en 1944 à Lyon, il avait été interné à Drancy avant d'être déporté à Auschwitz. Il a été mon premier modèle de résilience. Lui qui avait connu les camps – sujet qu'il n'abordait jamais à l'époque – était un homme joyeux. Dans un entretien accordé au *Monde* en 1995, il évoque cette résilience que j'avais perçue. Il raconte comment les juifs du camp, le jour de Kippour, avaient jeûné et refusé leur soupe alors qu'ils mouraient de faim – restant dignes face à leurs bourreaux. De retour en France, le nouveau combat qu'il avait choisi était aussi le mien : la lutte contre les déterminismes. Quel que soit le vécu de l'enfant, nous disait-il, il y a toujours une porte qui peut s'ouvrir sur la joie. Et le travail de l'éducateur consiste justement à conduire chaque enfant, y compris

handicapé, le plus loin possible, pour qu'il éprouve cette « joie scolaire » qui n'est autre que « la découverte du refus de la fatalité ». Cet homme était lumineux. Il incarnait l'Espérance. Il nous disait que l'enseignant devait être un modèle. Son rôle était d'introduire à la « culture élaborée », celle des découvertes scientifiques, des œuvres artistiques et littéraires, pour qu'elle s'agrège « à la culture première », celle que les enfants acquièrent par eux-mêmes. Il évoquait souvent la musique pour offrir la culture – le « Beau qui donne la joie » –, loin de l'orientation éducative du moment qui encourageait l'enfant à se construire seul. C'était un homme humble, un peu voûté. On sentait que la vie l'avait usé, mais il pétillait. Il y avait une espièglerie en lui. Il n'était intervenu à l'ISP que pour quelques cours. Mais il m'avait apporté ce dont j'avais besoin à ce moment-là. Moi, j'avais tout pour échouer dans mes études. Dès l'âge de neuf ans, j'avais dû accompagner mon père qui souffrait d'une dégénérescence neurologique. Enfant, c'est à l'école que je me reposais ! Beaucoup d'écoliers vivent cela... Mon père décédé, j'accompagnais cette fois ma mère, elle-même en fin de vie. Je voulais être médecin mais j'étais en train de devenir orpheline et je savais qu'il me faudrait gagner ma vie très vite. Cette rencontre a été une lumière sur ma route. Elle m'a permis d'éclairer ce choix de devenir enseignante que je n'ai jamais regretté.

ECA, L'INFORMATION INDISPENSABLE À TOUS LES MEMBRES DES COMMUNAUTÉS ÉDUCATIVES

VOUS ÊTES CHEF D'ÉTABLISSEMENT, ENSEIGNANT, CADRE ÉDUCATIF, FORMATEUR, BÉNÉVOLE, ÉTUDIANT...

À CHACUN SON MAG !
Pour vous abonner
ou renouveler votre
abonnement, découvrez sur
LA BOUTIQUE EN LIGNE
toutes les offres
ec-boutique.fr

Pour suivre en direct l'actualité de l'Enseignement catholique, les réformes en cours, les projets de près de 8 000 établissements scolaires, des analyses et éclairages sur le monde éducatif et l'institution !

1 NUMÉRO TOUS
LES 2 MOIS



DES DOSSIERS
DÉTACHABLES



DES HORS-SÉRIES



PROFITEZ VITE DE L'OFFRE D'ABONNEMENT PROMO*
POUR TOUT ABONNEMENT AVANT LE 31 AOÛT 2020 !

*38 € l'abonnement au lieu de 45 € : 6 numéros et 2 hors-séries

ÉCOUTER
PLUS LOIN
QUE LE BOUT
DE SON NEZ



FM



DAB+



MOBILE



INTERNET



PODCAST

rcf.fr



LA JOIE SE PARTAGE